

1<sup>re</sup> SÉRIE

Série de Guerre



Les CAHIERS BRETONS

YVES LE FEBVRE  
Directeur Littéraire

ANDRÉ SUARÈS  
ET LA BRETAGNE

Préface d'Yves LE FEBVRE

DÉCEMBRE

1918

N° 3



Prix : 1 fr. 50

CE QUE TOUT BRETON DOIT LIRE

## “ LES CAHIERS BRETONS ”

Yves LE FEBVRE, *Directeur Littéraire*

*Prix du Cahier simple : 1 fr. 50*

Abonnement à la 1<sup>re</sup> série, dite « Série de Guerre »  
et composée de six cahiers : 8 francs.

Adresser abonnements, lettres et mandats à M. Yves LE FEBVRE,  
Directeur des « Cahiers Bretons » à Lannion (Côtes-du-Nord).

### Cahiers parus

1. YVES LE FEBVRE. — *Essai sur la Pensée Bretonne.* — Deux  
*Etudes Pélagiennes.*..... Prix : 1 fr. 50
2. LOUISE BODIN. — *En Bretagne.*..... Prix : 1 fr. 50
3. André Suarès et la Bretagne..... Prix : 1 fr. 50  
(Franco par la Poste)

### Pour paraître prochainement

4. YVES LE FEBVRE. — *Nouvelles léonaises.* Prix : 1 fr. 50

### En préparation

5. PAUL-HYACINTHE LOYSON. — *L'Amiral Réveillère.*
6. *La Dure et Glorieuse Bretagne.* — Cahier composé tout entier  
à la mémoire des héros Bretons de la grande guerre.

*Tout Breton Républicain doit lire également :*

## “ LA PENSÉE BRETONNE ”

qui est l'organe littéraire de la jeune Bretagne républicaine et qui défend,  
en Bretagne, la tradition philosophique des Lamennais, des Renan, des  
Clémence Royer, des Réveillère.

Abonnement : 3 francs par an. — S'adresser à M<sup>me</sup> SALONNE-LE GAC  
(Trésorière de l'Association « La Pensée Bretonne », à Plancoët (Côtes-  
du-Nord) ou à M. Yves LE FEBVRE (Secrétaire-Général de l'Association  
« La Pensée Bretonne », à Lannion (Côtes-du-Nord).

CAHIERS BRETONS

SÉRIE DE LA GUERRE

N° 3 Décembre 1918

ANDRÉ SUARÈS

ET

LA BRETAGNE

PRÉFACE D'YVES LE FEBVRE



## PRÉFACE

---

J'ai connu André Suarès sur l'âpre dune Léonaise, dans la grandeur incomparable des terres et de la mer au large de Plouñéour-Trez et de Pontusval, sur le radeau rongé où fut Occismor. Il y a entre nous des heures de causerie grave, une petite maison dans la lumière, une amitié fervente, des sympathies communes. Souvent, je revois le banc de pierre où nous devisions et les maigres tamaris tordus par le vent salé. Je revois les grandes roches immobiles et la mer lointaine et les couchants émouvants. Je revois aussi Suarès, sa belle face ardente, ses longs cheveux noirs, sa bouche amère ou joyeuse et j'entends l'âpre voix qui broyait les hommes et les choses au mépris forcené d'un cœur pur. En vérité, celui-là est bien de notre terre, nourri de l'amertume des varechs et du suc des ajoncs, plein de l'océan et plein de la tempête.

Je le savais Breton par sa mère. Je lui demandai un jour quelles étaient ses origines maternelles et quel bourg en Cornouailles, en Léon ou en Tréguier avait, de la sorte, mêlé la brume au soleil, pour la joie de nos âmes ; mais l'amé, écartant du doigt l'importune et chère vision des morts, me répondit :

« Laissez, je vous en prie, ma naissance dans l'obscurité où elle a été tenue. C'est un voile qu'il ne faut pas tirer encore ; il cache des larmes et du sang... »

Et comme j'insistais, comme je lui objectais doucement qu'il importait à mon dessein de louer en lui la Bretagne, la vieille terre qui nous a pétris de son granit et de son argile et qui nous est également chère, il ajouta simplement :

« Faites entendre, si vous le voulez donc, que je viens  
» du pays de Cornouailles, qu'il y a là-bas, derrière moi,  
» une longue suite de pauvres pêcheurs ou paysans, têtes  
» folles autant que j'ai pu le savoir, êtres plus simples que  
» je ne le suis et cœurs libres. »

Ainsi donc Suarès vient en quelque mesure de la Cornouailles, la plus forte et la plus libre des terres en Breta-

gne, celle qui a été, de tout temps, l'asile de l'Armorique vaincue et proscrite. Je crois qu'une telle origine explique Suarès et la qualité rare de son génie. Le midi lui a donné le goût de la clarté et l'éclat du style ; la Bretagne lui a donné la pénétration, la profondeur de l'esprit et plus encore, peut-être, cette passion de la démocratie qui est, à mes yeux, le vrai et vieux levain de la pensée bretonne. Je l'ai dit ailleurs (1) ; je veux toutefois le répéter et y insister. La voix de Suarès est, à cette heure de ténèbres, parmi les plus fortes et parmi les plus émouvantes. Elle enseigne l'amour raisonné de la patrie ; mais sa pensée ardente et lumineuse ne concède rien aux barbaries qui montent autour de nous et en nous. Il est un des rares lettrés, dans une génération où le conservatisme catholique se portait comme une cocarde, qui n'aient pas cédé aux courants de la mode, de la vanité et du succès. Admirable exemple, que nous avons le droit de retenir pour la noblesse même de l'idéal que nous défendons en Bretagne ! Voilà donc un homme qui est nourri de la moëlle de la pensée humaine. La peinture le passionne autant que les lettres et, plus encore, la musique. Il est parmi les plus artistes dans le noble sens de ce mot. Volontiers ceux qui ne l'aiment pas ou qui ne le comprennent pas l'accusent de dilettantisme et d'exercer son art comme un cléricature ou un mandarinal. C'est la rançon ordinaire des lourds orgueils. Or, le solitaire qu'est Suarès, ce passionné de style jusqu'à la douleur, ce raffiné d'art, de poésie, de musique, ce « voyant du monde intérieur » est aussi un républicain et un démocrate. Il n'a pas crainte de le dire. Il aime le peuple, le vrai peuple de France et nul ne l'a mieux compris et nul ne l'a mieux loué, parce que ce cœur farouche est aussi un cœur juste, raisonnable et vivant. Cela nous change de tant d'esthètes pour qui le peuple est toujours « Caliban » et dont les tours d'ivoire ne sont que des asiles d'égoïsme ou d'impuissance.

Si Suarès est breton par ses origines maternelles et si nous retrouvons de la sorte la Bretagne dans le riche tissu de son âme, il l'est encore davantage par son éducation, ses goûts et sa conception du monde. La vision de la Bre-

(1) Voir *La Pensée Bretonne*, n° 15 du 15 mars 1918. — Yves LE FEBVRE : *Sur l'Œuvre de Guerre d'André Suarès*.

tagne est derrière toute son œuvre. Elle en fait l'unité et la beauté. Elle l'emplit secrètement du mugissement des flots et de la mélancolie des landes. Il l'a pensé toute entière, du premier jour, à Ker-Enor, ce « manoir en Argol, entre Léon et Cornouailles » où se plaisait Caërdal, « Vieille maison plantée dans une souche de roc noir, au haut de la dune » dont « une face est tournée vers la mer et l'autre regarde sur les landes ».

Mais la Bretagne que nous restitue la vision personnelle d'André Suarès est une Bretagne nouvelle, en ce sens qu'elle échappe aux ambiances d'une systématisation facile et souvent trop conventionnelle. Ce n'est pas la Bretagne romantique de Chateaubriand ; ce n'est pas davantage la douce et nostalgique Bretagne de Brizeux. C'est une autre Bretagne, plus vivante et plus gaie, plus vraie et qui garde de Chateaubriand et de Brizeux, pères de « l'âme bretonne », juste ce qu'il faut pour ne pas rompre le lien subtil, si plein d'enchantement pour l'esprit. J'aurais peut-être beaucoup à dire sur ces choses, si je me laissais aller à mon goût pour l'analyse et la synthèse. En réalité, je distingue assez nettement, à travers le reflet des intelligences modernes, trois ou quatre visions qui sont diversement bretonnes : celles d'Anatole Le Braz, de Pierre Loti, de Gustave Geffroy, d'André Suarès. Les deux premières sont plus proches de la tradition ; mais la vision d'André Suarès est, à mes yeux, la plus libre et la plus originale. Elle a renouvelé le paysage breton, autant qu'il peut l'être. Je loue Suarès, en particulier, d'avoir compris que la Bretagne n'est pas seulement de la tristesse à la Chateaubriand ou de la mélancolie à la Brizeux ; mais qu'elle est aussi de la joie. Je le loue d'en avoir pénétré, de la sorte, le charme et le sourire, la grâce amoureuse, la « gentillesse » d'esprit. Je le loue d'y avoir aimé le soleil autant que la brume et plus que la pluie, d'y avoir noté l'adorable douceur des printemps et des étés, la joie légère des corps et des âmes à certaines heures, en certains lieux.

Le « Cahier » que voici et que je publie avec l'amicale autorisation de l'auteur, m'aidera sans doute à justifier ce jugement. Presque toutes les pages en sont empruntées à l'un des premiers livres de Suarès, œuvre définitive, magnifique poème en prose : « *Le Livre de l'Émeraude* ». On y

retrouvera surtout le ciel et la mer de Cornouailles, les douces vallées du pays de Quimper, les vastes campagnes, les vergers en fleur. J'ai cru utile, après mûres réflexions, de garder à ce recueil son unité spirituelle. Je puis, de la sorte, y épingler en épigraphe ces lignes empruntées à la dédicace qui sert d'avant-propos à la première édition du *Livre de l'Émeraude* : « Je dédie ces reflets d'elle-même, » écrivait Suarès, à la pierre forte entre toutes, verte et » précieuse, d'un cher pays. Et je ne saurais dire dans » l'amour que je lui porte si j'en ai plus reçu le sang ou si » j'ai plus voulu m'y reconnaître comme en l'objet que la » prédilection choisit... Je dédie ces reflets d'elle-même, et » que je voudrais de la même eau pure qu'elle, à cette » Bretagne, la plus noble terre qui soit dans le Nord, à la » fin des temps où il y eut des peuples singuliers en Europe » et des provinces libres... »

Tel est encore l'esprit de ce « Cahier ».

Il est probable que ces visions charmantes, ces notations aigües et justes, ces tableaux d'une humanité si menue et si pénétrante à la fois, tous ces petits chefs d'œuvre, que rien ne dépasse comme pureté de la pensée ou comme éclat du style, seront une révélation pour beaucoup de nos lecteurs, tant les hommes et, en particulier, les critiques littéraires ont fait à Suarès, selon son expression, une nécessité de la solitude. Je souhaite qu'ils en éprouvent le désir de pénétrer l'admirable et parfaite symphonie que nous offre l'œuvre d'André Suarès, depuis le *Livre de l'Émeraude* jusqu'à ses actuelles *Remarques*, toute lumière et toute musique. D'autres y ont retrouvé, en quelque mesure, les plus grandes influences de l'esprit moderne, Shakespeare et Pascal, Ibsen et Tolstoï, Dostoïewsky et Flaubert. Moi, j'y retrouve surtout le cœur ardent, grave et tumultueux de la Bretagne.

Nul, au surplus, ne connaît mieux la Bretagne qu'André Suarès. Depuis que la vie l'a ramené au lieu de ses origines, depuis qu'il y a retrouvé la cendre des siens « pauvres pêcheurs et pauvres marins, êtres simples et cœurs libres », depuis aussi qu'il a écrit à la gloire de la Cornouailles le *Livre de l'Émeraude*, il y est demeuré un voyageur et un pèlerin. Il n'a pas connu seulement ces adorables printemps de Bretagne dont on retrouvera

notés plus loin les couleurs, les odeurs et les bruits. Il a connu nos automnes et nos hivers. Il a connu la rouille et le sang de nos forêts, en octobre, et la tempête des mois noirs, lorsque les vents impétueux du suroît balaient la pluie grise sur la lande. Cela trempé une âme. Il a vécu à Hennebont, vieux nid de guerre et d'aventures, dont la « Ville close » garde la patine du moyen-âge. Il a vécu à Saint-Gildas où flotte la grande ombre d'Abélard avec l'amour d'Héloïse. Il a vécu à la Clarté, à Ploumanac'h, dans le chaos des roches aujourd'hui piétinées et prostituées. Il a vécu à Quimper et à Pont-l'Abbé et aussi à Primel, en Plougasnou, dont les falaises déchiquetées trouent d'un épieu rose et gris la mer d'émeraude. Enfin, il a vécu deux étés dans l'admirable silence des dunes Léonaises où nous nous sommes connus et liés si fraternellement que sa douleur est devenue ma douleur et sa joie ma joie. Je sais, pour cela, que la grande et sauvage vision du « Léon » est entrée maintenant dans son âme.

Peut-être nous rendra-t-il quelque jour la vision intérieure de ces dunes et de ces plaines, de ces roches et de ces landes, de ces chaumières et de ces bourgs. Je le souhaite infiniment pour nous et pour la Bretagne. Je souhaite que le soleil qui brûle le sable et les moissons blondes, que l'âpre vent sur la dune et la tempête dans le chaos des granits roulés et patinés, où revit la face d'un monde énorme, lui inspirent une autre symphonie qui soit comme un « respons » au « Livre de l'Émeraude ». Je souhaite y retrouver les sombres et naïfs paysans de Plouescat ou de Cléder, leurs mœurs, leur foi fanatique, leurs joies grasses à la Rubens ou à la Téniers. Les ombres de Tristan, d'Yseult la blonde et d'Yseult aux blanches mains donneront sans doute une mélancolie plus poignante à ce livre qui sera simple, vaste et harmonieux comme la cathédrale de Saint-Pol et qui se perdra dans la brume, dans le soleil et dans la tempête comme le Kreisker dont la flèche symbolique domine, à dix lieues à la ronde, toute la vieille terre Léonaise, — la dune, la lande et la mer. Aucun sujet maintenant ne me paraît plus digne du génie de Caërdal, grand chêne dans la forêt celtique, roi des libres espaces et des solitudes...

YVES LE FEBVRE.

## IMPRESSIONS ET VISIONS

*Personne n'a mieux vu, mieux noté que Suarès certaines couleurs du jour ou du soir en Bretagne. Nul, non plus, n'en a mieux rendu la douceur, le charme tendre, la mélancolie et, en quelque sorte, l'ineffable reflet dans les âmes. Toutes ces impressions et toutes ces visions, que nous avons choisies parmi les plus caractéristiques de la manière d'André Suarès, sont autant de délicats et délicieux poèmes écrits à la louange éternelle de la Bretagne...*

### DE LA FENÊTRE

Avant de finir en aiguille, la pointe de la rive s'arrondit comme la base d'une tour, à l'entrée de la rivière. Là, une ferme de chatelains rustiques, une sorte de manoir dans les arbres. La fougère couvre les murs jusqu'au toit d'ardoises, usées et blanchies par le temps. Les pierres brunes ont le grain de la peau méridionale, que le soleil et le hâle salin ont tannée. De longs sillons noirs, reste des pluies d'hiver, y font comme des rides. Et la fougeraie est d'un vert plus frais, collée contre ces chaudes murailles.

La ferme a sa tour ronde, couronnée de créneaux, toute vêtue de la même fougère, légère et dense, verte, profonde à l'œil et veloutée comme les algues. Un mur de blocs solides, et fort haut, entoure le petit parc en pente, et le défend de la mer. Posé sur la courtine qui règne, étroite, au-dessus des rocs chevelus de goémons, le mur est percé de meurtrières : les grandes marées vont jusque-là, à l'assaut. O la calme ceinture qu'un vieux mur, couleur de cuir, fait aux vieux arbres, aux pins, aux chênes et aux ormeaux, dans la lumière blonde, tandis qu'au milieu de la pelouse en pente, deux chevaux bruns, le col baissé, broutent le gazon vert !

La ligne des arbres suit la hauteur et la continue jusqu'au bourg par une charmante clairière, plantée de pins : ils ont les pieds croisés, comme pour la danse. C'est le vent en tous sens qui les assembla de la sorte : et toutes leurs têtes égales laissent le soleil filtrer entre les fûts ploqués. Parfois le soir,

quand le bois est déjà sombre, au fond des branches coule un fil de ciel, comme un ruisseau de bleu céleste.

Les ombres et les rais du soleil dessinent sur le sol montant, doré d'aiguilles de pin, un beau blason, d'or et de sable ; et souvent, le reflet des feuillages sur le duvet de mousse qui protège le tronc d'un arbre, lui fait comme un pied de sinople.

Que cette hauteur modeste est calme ! Elle est fine et gracieuse à voir, comme un dessin de Léonard gravé à la pointe sèche. Tout est mesuré dans cette vue ; tout est d'un ordre exquis, d'un trait léger et fin. Ce morceau de colline, d'une élégance si discrète, est parfait à sa manière, non sans être émouvant pour l'esprit, quand on songe qu'à deux pas d'ici, le lugubre Penmarc'h entasse ses rochers et que les nuages roulent sur la scène sinistre, où l'Océan joue sa tragédie.

### LA PAIX DE KERGOAT

Journée délicieuse, où j'ai rencontré la paix, comme une blonde vierge, étendue sous les arbres, au détour d'une route, dans un pays secret.

Le soleil lançait de haut sa pluie d'or sur la baie, et la campagne était couchée dans la joie. Une vive langueur, où la jeunesse de l'année se sentait encore, possédait toutes choses, comme un rêve léger. Le rire ardent du magnifique été planait sur la terre sonore : la lumière était suspendue, comme un aigle d'azur et d'or. La brise de mer sentait la violette ; et la contrée amoureuse exhalait de toutes parts l'odeur des roses.

Je me trouvai bientôt dans une retraite plus calme et plus heureuse qu'un jardin d'amour. C'était un petit bois, aux branches claires, brillantes de feuillage et de verdure. Les grands chênes levaient la tête, et le ciel bleu leur souriait. La pluie d'or tombait sur la terre brune, en feuilles blondes, comme la fable conte que le dieu jouait avec Danaë. Et, sous les chênes, posées comme des mains tranquilles sur les genoux, méditaient les blanches tombes.

Elles brillaient, ces pierres de granit, plus égales et moins vieilles que les roches, où se fixe le goémon. Elles étaient sans pensée, sans regret et même sans mémoire ; mais elles jouaient en silence avec le soleil et les feuilles, qui jouaient avec elles. Quelques-unes étaient sans nom, et par là plus paisibles.

Au-delà des chênes, dans le ciel bleu, la tour de la chapelle ; et les noirs martinets dansaient leurs rondes autour des hau-

les fenêtres, fleuries de lys... On entend bruire le moindre frisson des branches ; et la mouche qui bourdonne sur une fleur a des échos dans l'air qui vibre. Les oiseaux, ravis de plaisir, pépient dans les arbres ; et l'on voit, sur les pierres tombales, leur ombre qui fuit, quand ils passent de branche en branche.

Un vieux mendiant, aux traits graves, courbé sur son bâton, au bout de l'allée me regarde : il est des pèlerins qui déjà remplissent le pays, pour le prochain Pardon. Ses yeux d'eau pure me parlent. Il me croit ici pour les miens, et m'en sait gré. Il a peut-être reconnu l'empreinte de mes genoux... Et son regard me propose des prières.

Priez donc, vieil homme. Il s'agenouille. Il est très doux de faire ployer les genoux, sans violence, au vieil enfant chenu qu'est l'homme. Il est très doux de faire prier ce passant pour cette jeune femme, que la terre couvre, et ce marin inconnu...

La fauvette s'égosille en chansons dans le grand chêne. Il me semble entendre le soupir profond de la mer... O calme retraite, dans la lumière !... O paix de Kergoat !

### ANGÉLUS DES POMMIERS

Mon Dieu, les pommiers sont en fleurs. Au crépuscule, j'ai tourné la tête, et je les ai vues, les fleurs. Sur les ramures brunes, il a neigé des étoiles purpurines. Hier, elles n'y étaient pas ; et voici qu'elles y sont, sous le ciel orant de l'heure obscure.

Dans l'air tiède, les mugets sonnent l'angélus des noces. Et le soleil est au cœur, l'officiant sublime.

Sur les pommiers en fleurs, qui s'ouvrent, autant de cœurs de roses, rougeoit tout le sang de l'hymen, le plus vif, le plus frais, le plus rieur.

Mon Dieu, les arbres sont en fleurs, les arbres à pépins, où déjà, fatale comme les astres, la promesse et la course du fruit est tracée.

Toutes ces fleurs en étoiles sur les ramures brunes qui se croisent ! Et tant de papillons blancs posés, les premiers vont s'envoler ! O beauté ineffable, qui cherche une voix. Toutes ces douces lampes, ces ailes de lumière muette sur tous ces bras de candélabres entrelacés, dans l'église du crépuscule !

Qu'hier, ce fût l'hiver ! Et que demain ce doive l'être ! Il faut l'oublier ; il ne faut rien mêler au miracle de la fleur. Il faut s'agenouiller, dans la joie de cette église.

Je vous salue, très chère splendeur d'amour, pleine de grâce.

Et faites-moi grâce, ravissante effusion de la nature, naïveté si pure qu'elle craint même d'être odorante, faites-moi grâce de mon crime, de la profonde mort que je vous porte, de ma tristesse, de ma voix, de tous ces grands péchés d'homme.

Que bénie soit la douceur de tout ce que j'ai dû maudire !

Et bénie soit l'éternelle blessure qui m'est faite par vous ; et bénie soyez-vous, vous même, pensée, ma terrible ! ce soir, j'oublie ; et sur votre sein même. Et vous-même, près de moi, oubliez.

Toute douleur soit, ce soir, comme ce crépuscule : une église.

Que la joie fleurisse l'arbre immense de la mort, dont mon ventre, malgré moi, nourrit les profondes racines, comme ces étoiles de lumière féconde et de clarté candide se sont allumées, pour nous, ce soir dans les proches ténèbres.

Béni soit donc aussi le terrible destin de porter la mort, qui est le destin de l'homme.

Bénie soit donc, ce soir, la douleur éternelle à cause de son sourire.

Un espace infini de douceur, une éternité de joie ! Le ciel a semé sa neige d'étoiles ; l'arbre mortel du rêve est tout en fleurs. L'adorable vent de la primevère n'ose plus bondir : il s'incline et se charge d'odeurs. Il passe sur l'herbe enfantine, comme une eau d'argent. Et si verte, si tendre, l'herbe frémit d'être courbée, comme un sourire. O ivresse ! Pour l'amant passionné de la vie, voici l'angélus des noces, et les fleurs nuptiales.

Et toute l'église retentit de l'unique oraison : vivre, vivre encore et tout simplement vivre.

### FIN DU JOUR

Il fait triste et gris. Le crépuscule soucieux d'une journée morose regarde la campagne. Les landes et les buissons s'assombrissent. Les souches d'ajoncs retiennent un rayon de lumière, et le renvoient de côté, touche comme un regard sournois.

Le poulain rouan s'ennuie dans la lande et tourne sa tête, au mufler naïf de jeune nègre, vers sa mère, la jument blanche, qui mâche mécaniquement du foin, tombé de quelque voiture sur la route.

Les enfants rentrent à la maison, un fruit à la main ; et la bonne chienne, qui les suit, happe un quartier de la pomme

aux doigts du plus petit, qui crie. Au tournant du chemin, la vieille grand' mère, qui toujours se hâte et trotline, traîne son petit fils, si blond qu'il semble de lin blanc, qui bavarde, qui se cambre en arrière, tirant sur les bras de la bonne femme, et veut aller en canot, dit-il.

Les nuages roulent pesamment à l'ouest. « Il y a mention de tempête », fait Naik à la vieille Marie. Et celle-ci de bénir cent fois le nom du Seigneur, pour détourner le mauvais sort de l'orage, et l'éloigner des siens qui sont en mer.

La longue ferme, au coude de la route et du pré, contre les haies où les hauts genêts sont en fleurs, souffle doucement un long, un mince fil de fumée bleue, au-dessus du chaume. C'est une solide bâtisse, en pierre grise qui brille. Et par la porte ouverte, pleine d'une ombre rousse, on voit dans la salle déjà noire, où luisent les charbons rouges au fond de lâtre, une jeune femme debout près du dressoir, qui, les bras arrondis, comme si elle appelait la nuit à elle, range sa coiffe...

#### ANNONCIATION DU SOIR

Sur la mer, le ciel est une pensée bleue tombée sur des feuilles de saule. Caresse tiède aux yeux, tout est velours de ce qu'ils voient, tout est soie.

Je regarde passer trois longs nuages d'or, fuseaux que laisse échapper de ses mains la journée défaillante : ils courent légers au-dessus des chênes.

La mer terrible est ivre de ses charmes. Mais en vain : si séduisante et si cruelle, dans son repos elle pousse soudain un soupir qui déchire, et qui appelle. Elle est amoureuse, et toujours triste.

L'inquiétude et le rêve se cherchent des lèvres, au bord de l'eau. La roche retient l'algue mouillée. Sur le sable de velours fauve, les cailloux polis luisent comme des pierreries. Le soleil couchant allume des rubis et des topazes sur la plage.

L'inquiétude délicate griffe le cœur. Le troupeau cherche la vachère ; et le taureau, immobile sur ses sabots noirs, tend le cou. Les cornes noires de la vache semblent l'ombre d'une fourche dans l'air lumineux. On appelle sur l'autre rive. Un chien qui aboie. Un enfant qui rit.

Puis le silence, tandis que la lumière semble l'écho d'un concert inaccessible. Et la mer murmure.

Le rêve mortel ondule sur la mer. Qu'est-ce que tout cela ?

La pensée d'un mort, qui médite la vie?... Ou la vie qui s'adore elle-même, dans la langueur ? Ou...

On m'appelle, de l'autre rive.

#### ROUTE AU CRÉPUSCULE

Avec le soleil, toute chaleur s'en est allée. L'ombre tombe humide ; et le crépuscule sent déjà la nuit. La route en lacets monte et descend, bordée de champs et de landes. Parfois une chaumière, d'où un peu de fumée s'élève avec lenteur, violette et timide ; là, on prépare le repas du soir ; de là aussi, quelquefois, l'on entend venir un bruit de voix, l'une plus rude qui gronde, et d'autres qui se plaignent ; ou des cris d'enfant, et moins souvent des rires.

On suit un chemin ; et, de plus en plus, le jour baisse. Un faible appel d'oiseau ; et le silence. On marche, la tristesse au côté. Tantôt l'on presse le pas, étreint d'on ne sait quelle crainte ; tantôt l'on s'arrête, comme avide de tout ce qu'il reste encore de ce jour achevé, et comme frémissant du regret de le perdre, — de le perdre à jamais.

Les haies sombres ont un souffle humide ; et l'odeur de la pomme mouillée flotte au-dessus des ronces. La terre brune de la route est molle sous le pied. Toute clarté, toute lumière est suspendue et s'étale sur le ciel, qui semble mourir de sa rêverie : l'espace n'a plus la forme d'une voûte, mais d'un lit douloureux où la mélancolie est couchée.

Et là-dessous, toutes choses s'assombrissent ; et toutes prennent une obscure majesté. Oh ! que la lande est triste au crépuscule, sous la prunelle verdâtre du ciel d'automne ! Comme une plainte lointaine, de la dernière maison cachée sous les arbres, arrive faiblement la voix d'une femme qui berce son enfant.

Tout recule devant le mystère de la clarté mourante et de la terre ensevelie. La ligne des buissons semble perdue à l'infini, un rempart d'ombre où se brise l'horizon. Cette lande et ces champs, qui me sont si connus, ont pris la vastitude d'un désert... Là-bas, là-bas, comme noyée au bord d'une mare sombre, d'où à peine elle émerge, c'est ma maison, si lointaine que je n'y atteindrai jamais. La masse des ajoncs et des bruyères se confond avec la terre, et je ne sais plus si c'est elle qui est si noire, ou si c'en est le tapis d'herbe.

Je marche les yeux levés sur la lumière expirante, et je sens les épines de la lande ennemie qui la défendent contre tous mes pas. Un charriot roule lourdement entre les ornières, attelé de chevaux que l'on distingue à peine, guidés par un



homme qu'on ne voit pas. Et, le long de la haie, d'un pas rapide, une jeune femme, vêtue de noir, s'avance, pareille à la pensée de mon rêve triste. C'est une paysanne ; et, peut-être, au jour, n'a-t-elle rien pour séduire. Mais, à cette heure, son visage, sous la coiffe blanche et les lacets qui serrent les joues, semble en sa pâleur délicieuse, d'une grâce et d'une douceur étranges. Elle passe, les mains croisées devant elle, comme une ombre silencieuse près de moi. La suivant des yeux, au détour du chemin, sous les arbres, je vois la rivière qui brille, ruban d'argent gris, miroir livide.

Je suis seul dans l'immense étendue. Oh ! que la lande est triste, quand meurt le crépuscule !...

#### LE SOIR SUR LA LANDE

Le ciel est comme un miroir de magie, où se réfléchissent les feux de la lumière absente : la dune, qui sépare la lande de la mer, lui cache l'horizon. Au-dessus de cette lande creuse, le ciel est tout l'espace, toute la mer, toute la lumière : lui seul, et ce cirque désert, enfermé entre les bouquets d'arbres ; lui seul, et sa palpitante rêverie. Il est du vert le plus tendre, plus soyeux que la soie, plus tiède que les larmes, plus profond que les océans, — et pourtant si proche qu'on le dirait posé sur la cime des arbres. Vert comme le Nil des rêves, il se teinte d'orange et de lilas : une buée féérique, une immatérielle vapeur d'argent et d'or tremble comme une haleine sur les contours de ce poème de l'intime douceur.

Tout est solitaire, depuis la dune plus blanche que la craie, jusqu'à la route noire sous les hêtres feuillus, aux branches abaissées. On ne voit rien, ni homme, ni maison ; à peine si l'on distingue, au creux de ce cirque, le fossé où la mare luisante ouvre un sombre regard entre les aulnes morts. On ne voit rien qui vive ; on n'entend rien qui parle. Les arbres seuls ; et sous l'étendue palpitante du ciel, rien que l'étendue rigide de la lande. L'herbe, courte, malade et rare fait un damier avec le sable blême. Sur la tête noire des arbres, entre leurs masses immobiles, le ciel est d'un bleu si pensif et si vivant qu'on le vécère, et qu'on se sent l'âme pieuse, comme à la rencontre des yeux immuables d'un Dieu qui prie. Et, comme pour ne pas faire de bruit, on marche avec précaution sur l'herbe noire.

L'air est doux. Suave, le silence...

Et l'heure, religieuse. Une âme d'angoisse sublime et presque bienheureuse plane sur la lande. C'est la fièvre du ciel,

et ce ciel est toujours plus proche. Voici le moment venu, qu'il semble descendre des arbres mêmes, et qu'on l'a sur les épaules...

Tout est resserré dans ce petit espace ; et tout pourtant est infini. On dirait que le monde tient sur cette lande. Ni les plages sans fin, ni les mers, ni les steppes d'Asie, rien n'est plus vaste que ce cirque où la tristesse repose, entre la dune grise et une ceinture de hêtres noirs. Et lorsque, ayant tourné la tête, à la faveur d'une lucarne ouverte dans la muraille des sables on revoit un coin de la mer violette, il semble que ce ne soit plus qu'une feuille tombée de la voûte céleste....

#### CHANT DE LA NUIT

La splendeur douce de la nuit chante comme une femme.

La lumière nuageuse plane sans éclat : on dirait un écho, en long point d'orgue.

La lune pâle est sur la dune et sur la mer. Les nuages de la pluie récente se dissolvent dans l'espace, écume blanche et grise, vapeurs effilées : le ciel semble duveté de plumes. La lune est nimbée d'argent. L'air est tiède. La terre est mouillée. Les grillons grésillent... Et les étoiles laiteuses tremblent faiblement...

Il tombe une forte rosée, une humidité presque chaude. Le silence est vêtu de blanc. Il a la voix étouffée de la femme amoureuse qui chante, lorsqu'elle baisse le ton, et que, par la fenêtre ouverte sur la mer, vient au passant la mélodie voilée.

La nuit, qui ennoblit tous les traits et donne de la grandeur à tout, dit ce soir la paix heureuse et le calme de la vie qui se voit décliner. Le paysage l'accompagne en sourdine, et se surpasse pour l'accompagner.

L'étroit chemin sous les arbres semble conduire au mystère d'une demeure inconnue. Les pins et les chènes s'ouvrent en avenue : la nuit la rend immense et sacrée comme elle-même. Sous la longue nef de l'ombre, entre les arcs du noir feuillage, une lueur obscure est couchée, comme le ruban d'une rivière. Je me retourne : là-bas, à l'autre bout de l'avenue, la lune ronde pend comme une lanterne à la clé de voûte ; et le sable brille : c'est l'esplanade où, de côté, s'élève le palais de l'enchantement...

La mer est endormie. Les feuillages frémissent de loin en loin. La nuit, au large style qui résume toutes les lignes, chante

sous le ciel une mélodie suave, et le clair de lune est son harmonie.

### NUIT EN LOCTUDY

12 Novembre.

La nuit est noire comme un gouffre.

Le Noroit pousse une pluie épaisse et glacée. La rafale passe, rapide ; et le silence, entre temps, s'établit sinistre, haineux, immense.

On devine la brume plus qu'on ne la voit, à l'éclat voilé des feux, dans le lointain, aux points de l'horizon où l'on cherche les phares. Dans les intervalles que laisse la rumeur du vent, on n'entend que le hurlement rauque de la sirène, et le galop reculé de la terrible Torche. Le ciel et la contrée se confondent en une masse d'encre, où court le reflet lugubre du grand feu de Penmarc'h, semblable à un éclair louche sur un disque de bitume.

Le vent jette contre les vitres les paquets d'eau qui s'y écrasent, et qui dégouttent lentement. De temps en temps, l'eau roule du toit avec un grincement qui ressemble à un cri étouffé de bête. Et la girouette crie, comme une pie enrôlée, sur son axe de rouille.

La mer roule sa plainte, là-bas, dans le gouffre de la nuit noire. Le silence est bien plus émouvant de n'être troublé que par elle. Une tristesse forte et large tombe sur tout le pays, — une tristesse qu'on aime comme un hôte divin, inévitable et qui se fait craindre.

Et là-bas, partout, c'est l'Océan qui gronde sur les bords de la nuit. La solitude est pleine de cette voix immense. Et celui qui l'écoute, — seul aussi, — reste pensif, s'ennuie à l'idée d'entendre le son de la voix humaine, et sent son cœur profond devenir taciturne...

C'est dans le même mois, nuit pour nuit, et par un temps semblable que j'ai perdu ce que j'avais de plus cher au monde. La journée avait été venteuse, livide et froide ; le ciel était nuageux. Et le lendemain, je fus seul... Et il plut à torrents... Et dans mon souvenir, je tremble encore à l'horreur où me jetai l'idée de toute cette terre noire, glacée et humide... Hélas ! sur cet Amour si profond que je n'en ai point été séparé sans être à jamais déchiré de moi-même, que de soleils ont passé depuis, que de pluies sont tombées, que de jours et de nuits !

La pensée ne peut fixer longtemps cet abîme et refuse d'y croire. Ou, il lui faudrait s'y précipiter...

Emporte, emporte-la donc, toi qui sais te répondre, solitaire Océan.

### LA CATHÉDRALE DE QUIMPER

Que la cathédrale de Kemper nous parut, au crépuscule de ce jour d'automne, d'une beauté touchante et triste !...

Toute la vaste place était pleine d'air pur et bleu, et de cette lumière un peu hagarde, qu'on dirait celle, quand vient le soir, d'un regard égaré. Aux derniers rayons du soleil, ardents et roux, la pierre de Saint-Corentin était verdâtre, pâle de fièvre et miroitante de mélancolie comme la peau d'un étang qui frissonne...

Sous le porche, des mendiants en loques et des aveugles très polis, qui bénirent abondamment l'aumônier, en palpant l'aumône au fond de leurs chapeaux gras. Et je sentis, une fois de plus, quelle flatterie sensuelle il y a pour le « moi » dans l'aumône, même quand on la fait avec tout l'oubli de soi-même qu'il se puisse, — et que la main fait honte aux yeux. On ne se sait pas gré ; mais l'on est bien aise à l'idée que des misérables vous en sachent : Voilà-t-il pas qu'ils bénissent ceux qu'ils devraient haïr ?

J'entrai dans le vaisseau presque vide. Les rayons du couchant n'éclairaient plus la nef que de côté. Ils passaient par les verrières, comme des flèches lentes, s'attardant sous les arcs et au bord des piliers, en douces plaies rougeoyantes et violettes. Le silence n'était troublé que par le bruit d'une femme qui s'agenouille, ou d'une autre qui repousse sa chaise. Dans le fond, un murmure lointain résonnait lentement, que je percevais sans chercher à en savoir la cause.

La jolie cathédrale, si svelte et si pieuse, et pâle en son recueillement fiévreux. Jamais je ne saisis mieux la raison mystique qui a dressé les plans de ces églises, et en a fait la maison de Jésus, sur le plan de la croix. Voilà pourquoi la cathédrale exprime une tendresse d'une telle douceur, et tant de douceur touchante : elle incline, elle aussi, la tête à gauche, comme Jésus sur la Croix. Ce calcul est exquis. Nulle part la déviation de l'axe du chœur par rapport à l'axe de la nef ne me parut plus marquée : en aucune autre église, peut-être, l'effet n'en est plus parlant. Au-delà du transept, la courbe si sensible de l'axe rend la perspective très mystérieuse. Et plus le chœur est long, plus cette disposition me semble belle. Les nervures du berceau, surtout au dessus du chœur dévié, prêtent encore du corps à cette âme vivante, par l'étrange apparence qu'elles ont de vertèbres sur le dos

de la voûte... Que la lumière est subtile, et qu'elle fait de rêves sous ces longs arcs qui fuient !...

J'avancai ; et le jour baissait à mesure. L'église est des plus longues qui soient et des moins larges à proportion : cette maigreur malade est toujours élégante. Au-delà du transept et de cet arc, partout si beau à voir, qui se dresse de toute la hauteur de l'édifice jusqu'aux voûtes, les chapelles absidiales peu à peu s'animaient, la plupart occupées de plusieurs fidèles en prières. Une femme en noir, le chapelet aux mains, était admirable de ferveur, les yeux fermés : sa bouche mince était scellée, mais l'on sentait transparaître le bouillonnement des paroles intérieures ; et de ses paupières closes je vis sourdre, témoins muets, condamnés au silence, quelques larmes. Dans la chapelle la plus reculée, j'écoutai les voix, fortes ici et nombreuses, dont j'avais entendu, à l'entrée, le murmure incertain. Je cherchais encore d'où elles venaient, et n'aurais pas su le dire, quand, dans l'obscurité déjà plus dense, à la dernière lueur du couchant, j'aperçus au ras du sol, à demi enfoncés dans la pierre, des chanoines souterrains à leur pupitre, qui, chaque soir, par obéissance à une tradition antique, récitent un office spécial dans cette ombre presque mortuaire. Leur voix s'élevait étrangement de ce lieu bas et nocturne. La femme prosternée n'avait pas bougé plus qu'une statue tombale. Un peu de sang coulait sur un pilier, suprême adieu de la lumière occidentale.

Oh ! que la cathédrale semblait d'une beauté touchante et triste au crépuscule !...

### ESTAMPE DANS LE GOUT DU JAPON

La grande marée, en se retirant, a laissé un merveilleux tapis de sable. La grève est déserte. Pas un pas n'a marqué l'empreinte humaine sur la belle pente humide, qui a la couleur de la noisette. Si haut est allée la vague, que les cabines le long du sentier, au sommet de la dune, sont encore mouillées d'eau. Le sable fin couvre le palier de pierre où elles sont posées, et les marches qui y mènent. Point de fente, où il ne soit logé, et ne brille faiblement. Sur les escaliers, tous les poux de mer, peuple qui grouille dans le varech et sur le sable, se sont donné rendez-vous. Ils pullulent, et sautent en l'air de tous les côtés, blanchâtres et pareils eux-mêmes aux grains de sable que le vent éparpille. Il y en a de toutes les tailles, depuis la tête d'une épingle, jusqu'à la grosseur d'une guêpe : les plus gros, qui sont les plus lourds, font des sauts d'un demi-mètre sur leurs huit pattes ; et, le corps oblong, un

peu voûté, veiné de vert, ils semblent des haricots blancs qui dansent. Jusqu'au bord de la dune, le collier des goémons serpente à perte de vue, et marque le point où les flots ont monté le plus également : on dirait une vague interminable, figée d'un bout du pays à l'autre en une dentelle jaune et noire, aux longs festons réguliers.

Un chien, qui a couru par là, a laissé sa trace légère et mesurée, sous forme d'étoiles rondes, pareilles à la figure de blason qu'on appelle mollette. Et l'on est curieux de suivre l'empreinte de ces griffes, comme si l'on y avait un intérêt véritable, et qu'on fût à la piste d'un coupable en fuite.

C'est, sans doute, que la vie étonne sur cette grève où l'ombre s'incline, où tout est clair obscur comme le sable même, et qui s'étend si calme après la tempête, sous un ciel désolé. Jamais le ciel n'a plus qu'alors cet air étrange de folie et de haine, que lui donne la double ligne des nuages reculés aux deux bords opposés de l'horizon, et qui le ferment, se joignant vers le fond de la mer : c'est là, de l'Est et de l'Ouest, que les nuées violettes se précipitent, elles-mêmes semblables à l'ombre courroucée d'autres nuées. Droites, suspendues comme les silhouettes sur un écran, elles courent, figures colossales de bêtes, gueules béantes de lions géants, crinières, griffes et queues étalées sur l'eau transparente du firmament.

Et quand l'ombre couvrant de plus près la terre, l'on porte les regards sur la route, pour le retour, là-bas derrière les arbres, une lueur rougeâtre, au reflet sanglant, étonne la pensée qui ne l'avait pas prévue. C'est la lune qui monte, pleine, énorme et rapide, telle qu'une puissance mauvaise, un monstre inattendu en quête de sacrifices. Plus haute que les pins, la voilà qui s'élève dans le ciel. Et de son globe orangé, d'instant en instant plus pâle, tombe une lumière cruelle et glaciale, qui semble donner la fièvre à la dune blême.

### LE MANOIR

*Ar maner Ker Enor, à Plopers... Août.*

Que la simple beauté du Manoir paraît inimitable à celui qui la découvre... Comme je venais ce matin d'août, à l'heure où toute la nature semble plus libre, et se rejouir enfantine de l'absence de l'homme, — je tournais le dos à la mer depuis le point de l'aube, et je m'élevais dans un pays montueux, coupé de ravins et de bois. J'avais fait le tour d'un marais joncoux, qui renvoyait du coin de ses lèvres vertes son sourire douloureux à l'aube, — l'aube qui toujours a l'air de rêver dans la torture. Le souffle de cette heure a l'odeur ter-

reuse et le froid humide des cimetières : il arrachait une plainte aux roseaux...

Et voici qu'au delà de la rivière, isolé sur sa hauteur, presque caché entre deux collines, le Manoir se montra : solide, pensif et séculaire. Passé l'étang, et le vent dans les feuilles, — passés les fossés et les bords de la lande qui fuit, — passée la rivière aux eaux d'argent verdi, — le Manoir semblait la pensée de ce qui dure au milieu de tout ce qui s'écoule ; et son être de pierre donnait leur sens aux sombres harmonies du paysage. Toute image de la durée séduisit ma tristesse....

Il disait la noire mélancolie, la gravité et le songe taciturnes. Non point la tristesse qui se détruit elle-même, — mais celle qui se soutient, et qui repose sur des fondations presque indestructibles. Le grand air du passé ennoblissait cette vieille demeure ; ce n'était pourtant qu'une maison longue, aux fenêtres rares ; mais à l'un des angles, une large tour ronde, en forme de donjon, lui donnait beaucoup de caractère : la couleur des murailles, le lierre qui les avait revêtues sur les côtés opposés à la façade ; et, plus que tout, l'accord de la maison et de la contrée faisaient la beauté du manoir solitaire. Il sentait le granit ; il proclamait qu'il en était fait ; et sa face hâlée en semblait fière, comme le visage du marin au retour des navigations périlleuses et des longues campagnes. Il paraissait plus vieux que les rocs, pour avoir survécu à beaucoup d'hommes qui le virent, qui y vécurent, et, morts, qui le quittèrent. Les larges ormeaux et les hêtres spacieux l'entouraient, s'étagant sur les derrières, comme une famille de compagnons et d'ouvriers domestiques. Au delà des arbres, la Montagne Noire ondulait, couronnée de bois noirs sur le ciel clair, où un beau nuage, réfléchissant la lumière, s'arrondissait comme un dais aux courtines d'or. La lande encore obscure courait dans sa fuite éternelle, traversée de ravins pareils à des rides sur un visage austère, et semée de sentiers gris, lacets d'argent sur une robe de veuve.

De la hauteur, où je me tins dans le silence et la rêverie déjà chaude du matin, la mer à l'horizon, la mer n'était plus qu'une pensée confuse de douleur qui sommeille, — et ses aspects, autant qu'ils sont éternels, semblaient d'ici être à jamais sans caprices...

La rivière s'illumina et prit la couleur de l'orange non mûre... Elle poussait gaïement ses eaux vers l'orient qui dore tout ce qui l'approche. Les oiseaux s'éveillèrent ; et la lutte tournoyante des insectes, qui n'a jamais de fin pendant le jour, reprit, traçant dans l'espace des courbes non moins fatales que celles des astres. Mais la tour du Manoir, d'où

surgirent les charmantes hirondelles, flèches ailées où l'espoir aime à se reconnaître, — la tour parut plus noire que jamais, antique et fixée dans le sol par des murs si épais que toute une maison, aujourd'hui, n'est pas plus épaisse ; et, raide en sa méditation, la demeure pensive faisait songer au passé qui se contemple...

### L'ADIEU

Le dernier jour est venu : voici le matin, dont je ne verrai pas le soir, en Bretagne. Je fais mes derniers pas le long de la mer entre les rocs et la lande. Qui dira votre langueur, pro menade de l'Adieu ? — La terre que l'on aime est comme une amie affligée, que l'on quitte pendant son sommeil.

J'ai laissé Pont-l'Abbé, et je revois l'Océan terrible. Les nuées de plomb roulent lourdement dans le ciel pluvieux. Et les rocs impassibles, violents et silencieux, comme les résolutions d'une âme volontaire, laissent écumer contre leurs bases la colère des vagues. Le flot monte, noir comme les violettes dans une prairie, par une journée d'orage. Au loin, sous un pan du voile relevé où la lumière passe en éclaircie, le pré des vagues a la couleur d'une sombre pensée, dont le cœur d'or pâle luit sur les pétales bleuâtres... Adieu, donc.

Qu'aimerai-je, si je n'aime pas la tristesse, moi qui suis tout passionné et tout triste. Et la tristesse de ce pays pensif est pour mon âme un berceau, où m'endort une mère délicate. Celle qu'elle est se retrouve en celui que je suis, et bien faite pour lui, bien fait pour elle.

Elle, qui est si douce, si dure, si frémissante dans ses rêves, et si indifférente au reste de l'univers, connaît bien mon fiévreux ennui. Je vais au bord le plus lointain de la terre, là où la Bretagne s'enfonce dans la mer, maintenant que tous les hommes et ses propres fils se précipitent vers les lieux de la foule ; et je leur tourne, comme elle, un dos de granit.

Le tombeau de la mer est celui que j'envie, — la tombe très profonde, où la colère est éternelle comme le mépris, et où la grâce suprême est solitaire. Le tombeau de la mer orange est la demeure que j'envie, — celle où la tempête est déserte, et où la paix elle-même est amère.

C'est vous que je préfère, ô vagues, — ou vous, landes muettes sous la brume, entre les arbres pieux, qui baissent la tête, et les rocs indignés à la nuque imployable qui ne cèdent jamais, et qui, tour à tour, pâlissent de courroux, et s'assombrissent de noir dédain.

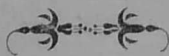
Je veux mourir ici, où j'ai senti les linges tièdes de l'oubli envelopper mes os brûlants de fièvre, et détendre mes muscles raidis. Je veux mourir ici, où le rêve puissant de la vie s'endort dans une fraîche paix, qui le délasse. Car, où ne se consume-t-il pas de son ardeur ? Partout il se dévore.

Taciturne et plein de chants, selon que l'une ou l'autre passion l'emporte, ici j'ai la terre qui répond ou qui écoute, qui se tait quand il faut, et qui parle. Émeraude au cœur profond, Bretagne, nous nous dirons nos chants. Je veux mourir, roc sur ta roche, où le pâtre aux yeux purs chante encore, tandis que la vierge aux cheveux de lin, pareille au soleil d'avril sur les bouleaux, sourit tendrement de ses lèvres encore aussi virginales qu'elle.

Émeraude au cœur profond d'océan, tu es aussi violente et douce. Tes vagues tuent ; et tes prairies si vertes font un tapis où les pensers acerbes s'endorment sur le gazon, au pied des chardons à la fleur cuisante.

Puissè-je épuiser ici une vie inépuisable, dont la sève coule dans mes veines comme un fleuve d'or et de puissance croupie. Puissè-je endormir, sous les feuilles pluvieuses de Cornouailles, les bonds de la domination et les humeurs de la volonté, qui se font vénéreuses de grandir secrètes dans mon âme et de pousser sous des chaînes, ensevelies.

Puissè-je étendre à l'infini occidental des vagues le rêve de la grandeur, que prétend insulter la vie. Et puissè-je endormir, sur les derniers bords des solitudes atlantiques, la grandeur de mon désir dans une paix égale...



## PAYSAGES

*André Suarès n'est pas seulement un impressionniste d'une rare acuité et d'une pénétrante émotion. Il sait comprendre et rendre un paysage, en évoquer à la fois les grandes lignes et les menus détails, le faire revivre sous nos yeux avec toutes ses nuances, toutes ses couleurs, toutes ses tonalités de lumière. A cet égard, les quelques « paysages » que voici sont les modèles d'un genre descriptif où Suarès a mis l'éclat et la grâce de sa manière bretonne.....*

### PONTIQUES

*Au bord de l'eau. — Entre Begmeil et l'Île.*

Une nuit blonde, un délice de volupté sereine, et de vie tranquille. Il fait tiède et frais, comme dans une serre ouverte. La mer chante ; la haie sent la violette. La lune ruisselle de clarté, comme une source aérienne. Il fait si clair que les coqs, dans la lande, chantent l'heure de minuit. Le dernier qui répond somme haut, de si loin, qu'on dirait l'écho d'une trompette.

La lune, la mélodie des flots, les perles de la clarté sur le col changeant de la mer... Et, dans le lait bleu du ciel, les douces étoiles si lointaines...

On se sent un cœur qui adore. Une religion naît dans l'âme, de la beauté du monde. Où est le Père, qu'il soit béni par l'adoration de sa merveille ? La perfection de l'art saisit le cœur d'un désir passionné d'en connaître l'artiste.

A toute cette beauté, un temple de silence.

— Au matin, vers le temps d'août, il est une heure toute trempée d'humidité, une heure fraîche comme les yeux de la jeune fille, une heure pure et lavée, une heure jeune, une heure bleue.

Une rive boisée et blonde au soleil ; la mer calme et lisse, une soie azurée où courent, caprices de la trame, de longs rubans d'argent. Un bouquet d'arbres grêles, quelques feuilles délicates comme des cils sur le ciel cendré... Ces matins

de Bretagne ont la douceur d'avril dans les campagnes ombriennes, et m'y font penser.

Et la merveille, c'est la fleur, la rose ou l'œillet, éclos avec le jour, et dont les pétales retiennent les gouttes de rosée.

— Un beau mendiant.

Il est grand et maigre. Il a la barbe grise, mêlée d'or qui brille encore, large et touffue, qui se confond avec les cheveux bouclés, plus blancs : on dirait des coins de blé parmi l'avoine.

Il est droit comme un jeune homme. Ses loques sont ajustées et bien serrées aux chevilles : il en paraît plus nerveux, et les jambes plus fines. La couleur de ses vêtements est si usée, qu'elle flotte indistincte du gris à l'ocre. Il semble que ce soit celle du voyage même, et des grandes routes. Il a un sac de toile bise, passé en besace de l'épaule droite sous l'aisselle opposée. Son teint est de brique ; et son nez, droit, maigre, paraît sculpté. Il a un regard calme et muet. Il sent la mer, les aventures, les soleils lointains, les péripéties monotones des chemins ; il a un air de voile, — de ces voiles tannées, rapiécées, si belles quand la brise les tend sur le mât d'un vieux lougre. Ce pourrait être Ulysse naufragé.

— Couchant.

Un peu avant le coucher du soleil, tout l'occident est envahi par d'immenses nuées grises, qui se réunissent en un seul éventail, dont la pointe est cachée sous l'horizon, et dont les plis couvrent le ciel entier. Seul reste libre, et d'une douce clarté bleue, le bord oriental de la mer. Or, le soleil ayant disparu, tout l'éventail se teint de sang qui fume, et le ciel semble l'aile aux plumes sanglantes d'un oiseau sans pareil, qui enfonce sa tête sous l'horizon.

— La femme au bain.

Dans la profonde nuit sans lueur, la nuit bleuâtre, un canot s'avance au milieu de la rivière. On entend la cadence des rames. Bientôt, le bruit mesuré s'arrête. Une forme blanche s'élève de la barque, et glisse sur le bord. Elle plonge ; et la pâle apparition s'étend sur l'eau, comme une flamme droite qui se couche. Est-elle nue, cette femme si souple, et voluptueuse, longue écume de la vague ? — L'ombre cache son visage, et fait à sa tête un voile de cheveux. La baigneuse frappe l'eau d'un geste lent et doux. Je l'écoute qui respire, ravie de la fraîcheur qui la caresse et du fluide embrassement qui l'entoure...

— Temps de Sud-Ouest.

C'est la tourmente. Le soleil ne s'est pas levé. Depuis deux ou trois heures après-midi, on ne saurait plus dire à quel moment du jour l'on est. Une lumière morte, une couleur éteinte et indécise. Le ciel roule très bas sur l'Océan livide. Des bourrelets noirs, des nuages épais en forme de voiles grises carguées sur des vergues d'encre s'amassent vers la rivière. La mer a l'air et la couleur des convulsions : blême d'écume sur la crête des vagues, elle pousse des lames verdâtres à l'horizon, et déferle presque noire.

Une rumeur effrayante, un tremblement lointain, une menace pleine de douleur, de colère longtemps contenue et de rage qui se hâte. L'Océan, l'Océan roule dans la tourmente ; et il arrive, implacable ; inlassable dans la vengeance, comme la nuit sur un champ de bataille.

— A l'aube, souvent, l'on entend un bruit plaintif et lamentable. Les oiseaux se taisent. Le silence accroît ce long gémissement, et parfois il s'enfle jusqu'à remplir tout l'espace. On dirait d'une bête énorme que l'on saigne, et dont la vie rétive ne veut pas s'en aller avec le sang. L'heure est morose ; les collines livides, et la lande à demi ténébreuse est propice au va et vient des fantômes. Sont-ce eux qui s'enfuient, en faisant ce roulis de chaînes et de métal ?

L'aurore glisse ses clartés de flamme fraîche sur les hauteurs opposées à l'Orient. Et l'on voit, sur la mer, une goëlette qui mouille ses ancres ou qui les lève, les voiles que l'on fait tomber ou que l'on hisse : c'est le bel oiseau de mer qui poussaît de si longs cris, et sortait du sommeil en soupirant.

— Pêcheurs.

Deux femmes de l'île débarquent sur la cale ; cottes retroussées, elles déchargent les lourds paniers où le poisson frétille. Grandes, maigres, desséchées, elles sont jeunes encore. Elles se hâtent, actives et vigoureuses, en noir. Dans le canot, une nichée de petits enfants, qu'elles tirent l'un après l'autre du fond, où ils sont assis sur des cordages et des voiles. Ce sont les deux belles-sœurs, qui ont perdu leurs hommes, les deux frères, dans la même tempête, l'an passé. Le même jour dix-sept hommes sont morts à la mer, tous les mâles valides d'une petite société. Ils ont laissé huit veuves et quarante-trois orphelins.

La forte race des pêcheurs, les plus simples, les plus braves et les meilleurs des hommes sous l'aspect le plus rude. Ils sont cent mille en France, dont les trois quarts sont Bretons. C'est à eux que la Marine doit ses équipages, l'une des meil-

leurs troupes qu'il y ait au monde, la plus fidèle et la plus solide. Quelque folie où l'eau-de-vie les pousse, ils ont toujours du cœur ; et dans les plus endurcis même, qui se donne la peine de le chercher, l'y trouve.

— Ciel à la Vernet.

Un bleu de porcelaine pâle, sans chaleur ni profondeur d'espace, — trop uni, trop limpide, comme des yeux sans pensée. Là-dessus, de gros nuages blancs, lâchés de gris, tous séparés, se promènent ; ils ont l'air jetés sur cette eau bleue comme des paquets d'ouate où l'on aurait essuyé des doigts salis par la mine de plomb. Dans le fond, à l'horizon marin, un tas d'autres paquets blancs, démesurés et lourds, renflés à la base et finissant en l'air par une boule, — tels, des ours blancs, ébouriffés, qui prennent leurs ébats.

— Au tomber du jour, un immense escadron de nuages violets court vers l'ouest, avec le soir, au ras des arbres, crinières éparées, le col levé, les garrots frémissants, en cavalcade victorieuse. Et tout le champ du ciel était semé de nuages roux étendus, pareils à des peaux de bêtes, à des fauves écorchés, les pattes droites et la queue étalée... La mer immobile était violette ; et sous le furieux galop des nuées, c'est elle qui paraissait le ciel renversé.

— Grandeur de la mer.

Elle est accablante, parce qu'elle n'a rien pour l'espoir, rien pour la vie en quelque sorte, — et que tout en elle invite au rêve. Elle est trop puissante pour les faibles cœurs, — et ils n'aiment la mer douloureuse, que s'ils se trouvent au comble du bonheur : elle leur plaît alors par le contraste ; tant elle fait valoir par sa désolation ce bonheur, qu'ils l'en goûtent mieux à leur insu. Leur ivresse va seule avec cette solitude si terrible. La mer est le lieu solitaire, qui met le cœur en contact avec l'infini touché.

### ENTRÉE A BÉNODET

Il faut descendre la rivière de Quimper, ce bras de mer profonde entre des forêts bleues, par une claire journée d'été, ou un après-midi roux d'automne. Mais l'entrée de Bénodet n'est jamais si belle que sous un ciel d'orage, quand la nuée est suspendue sur la contrée gracieuse, et que les vapeurs cuivrées ou déjà noires luttent avec le soleil couchant.

Par mer, venant de l'Est, Bénodet disparaît dans la verdure. Le temps est doux, un peu sombre. Un ciel agité et pesant,

qui présage des grains pour la nuit ; et le vent qui fraîchit lance un souffle lourd de menaces. On serre la côte d'assez près ; et la vue s'étend au loin sur le couchant, où court la ligne basse de Tudy, et l'arc du littoral, à fleur d'eau, comme une lagune, jusques au coude de Lesconil. On ne distingue pas l'estuaire de l'Odet ; mais, par delà, on dirait qu'il pleut sur la rivière. Le blanc de la dune et la noire masse des feuillages s'étagent sous la tour trop haute du phare en terre. En vain le sait-on : on ne croirait pas qu'une rade s'ouvre aux pieds de ces hauteurs boisées, tant elle est fermée et tant elle se cache.

Bientôt, on approche. Les deux rives, lentement, se séparent comme des lèvres qui se descendent. Le feu rouge du phare en mer saigne au bord du long crépuscule. Le ciel est d'un velours gris, tramé de reflets jaunâtres, qui ont la couleur de la fumée au-dessus des usines. Sur ce petit pays, l'espace a de la grandeur ; les nuages ont du mouvement et du trouble... L'agitation d'un ciel passionné prête une âme nouvelle à la baie rustique, qui n'avait que du charme. Le ciel fait la pensée des pays marins, et leur caractère.

On entre : sur les deux bords, comme une végétation de monstres, les rocs couverts de goémones jaunes. La rivière est plus large qu'un fleuve, miroitante, soyeuse ; le courant joue entre les eaux de la marée, comme s'il ne s'y mêlait pas, et qu'il coulât, laiteux, dans un lit élevé sur le lit plus sombre des eaux marines. Une charmante maison trempe dans la mer et disparaît sous les fougères. Un petit bois de pins retient les restes de la lumière, et une ferme très basse, dans le milieu du bois posée, semble un tombeau de chaume, sous les ombres violettes d'un lieu consacré.

Partout on a la sensation de l'eau profonde, un vertige familier pour les yeux. Les courbes de la rivière se dessinent, molles et gracieuses comme des baigneuses couchées : elles se croisent, penchant leurs couronnes d'arbres verts, et prolongent la perspective en lointains pleins de mystère et de rêve. Ces grands bois se déroulent à perte de vue, crête feuillue des collines. A mi-chemin de la hauteur qui fait face à la petite rade, une prairie en forme de cirque s'étale sur la pente, et cinq ou six chevaux y broutent, pareils à des jouets bruns sur l'herbe verte et froide.

Dans le port, des voiles au mouillage, de petits yachts blancs comme le plâtre dans l'ombre plus épaisse. Prêt à glisser le long du câble, le bac est plein de paysans et de femmes : le vieux passeur, maigre, noir, à la barbe pointue, qui a l'air d'un homme en bois, moins les yeux vifs sous les

sourcils touffus, regarde s'il ne laisse personne. Et voici une bonne vieille, sur la rive, qui tout en ramenant les lacets de sa coiffe, crie qu'on l'attende, en brandissant un large parapluie de coton rouge.

Le long du mur opposé à la cale, un peuple goguenard et violent de pêcheurs, le plus souvent silencieux, sont debout adossés à la muraille noire, où il se tiennent, dirait-on, à sécher. Un long voile nuageux glisse sur la forêt du Cos-Ker, comme une écharpe de soie grise...

Et grise, la petite église entre les larges arbres.

### PENMARCH

Temps gris, — et, d'abord, quelques grains. Puis la pluie.

Une tristesse terrible. Sans espoir, sans retour, sans consolation. Depuis le commencement des âges, il doit pleuvoir ainsi sur ce pays sinistre ; et il pleuvra de même sur ces roches mornes jusqu'à la fin des siècles.

Des blocs et des blocs ; des montagnes échouées ; et, partout où il y eut des vivants, ce sont des débris et des ruines. Si Kérity, Penmarch et Saint-Guénolé n'ont formé jadis qu'une seule ville, si elle était plus grande et plus somptueuse qu'une capitale, si les cathédrales de l'Ouest et les châteaux-forts de l'Occident s'élevaient ici, — on en discute ; et plus encore, si des flottes entières, le vaste commerce et les entreprises des négociants ont eu ces sables et ces rocs pour métropole. Mais il le faudrait. Et le grand port de l'Atlantide méritait d'être placé entre les chevaux monstrueux de Penmarch, si les Atlantes furent une race vouée au sépulchre, et aux profondes catastrophes de l'Océan.

Pas un arbre. Seuls régner le sable et le granit.

Sous la lumière douteuse et louche de l'automne, tous ces grands corps de pierre prennent d'étranges formes. Une armée, une cavalerie pétrifiée que montent, au loin, les brouillards aux écharpes grises. Et là-bas, dans le fond, c'est un navire amiral, qui porte toute sa voilure noire de nuages...

Pas un arbre. Sur cette terre virile, toute en os et en promontoires, pareille aux squelettes décharnés d'un ossuaire de géants, on se prend à reconnaître la puérité infinie de la verdure, et la douceur des arbres se fait sentir par le regret. Mais l'on éprouve mieux encore ce que la vie a d'enfantin, et la vanité de ses promesses à l'aspect de ces puissances éternelles, parce qu'elles sont infécondes : la terre de granit et la mer désespérée.

Que ferait ici le jardin ? et même la forêt ? Point de feuil-

lages ; ils amollissent la ligne des pierres. Et le chant des oiseaux ferait pitié, près de la lamentation immense qui obsède l'espace. Les feuilles ont le charme des enfants, jouant échelonnés et rieurs sous les yeux de leurs mères. Ici, l'œil du ciel est fermé. Que les oiseaux, en Arcadie, gazouillent au soleil, comme bruissent les feuilles : mais ce n'est plus qu'un sifflement piteux qui vient des créatures, quand les mornes immensités se parlent, et qu'au souffle de la marée, les îles et les rocs se comparent.

Un sombre pays, plus beau que sous le soleil et la lumière, — beau sous le ciel sombre. Le vent perfide ne souffle encore que de côté : et jusqu'ici, faiblement. Mais déjà les vagues roulent avec fracas. Le murmure est éternel, — et presque toujours la violence. C'est un canton de deuil, un littoral sans pitié, le plus riche en naufrages. Et même à terre, la côte est pleine de dangers. Les lames sourdes, parfois, se forment et balayent tout ce qu'elles touchent, sournoises comme la mort, rapides comme l'infortune. Une vague, plus haute qu'une maison, a mangé d'un seul coup cinq personnes, assises par un beau jour au haut d'un rocher pareil à une colline. Comme la gueule d'un monstre caché au fond de l'eau, elle en est sortie et a happé sa proie, plus prompte que la pensée ; puis elle s'est refermée sur ces fétus, cinq vies détruites...

Une légère brume monte de l'horizon. La pluie a cessé. La mer cruelle a l'éclat sombre et gris d'un regard de triomphante haine. Les rocs se font de plus en plus noirs, et se penchent sur leur ombre, comme des monstres en méditation.

Un aigre souffle humide passe sur la terre. On frissonne. Il est temps de revenir sur ses pas, car le gouffre de la nuit va bientôt s'ouvrir sur le gouffre de l'étendue. Et tout déjà se fait abîme.

### PONT-L'ABBÉ

Pont-l'Abbé est charmant. Pont-l'Abbé est fantasque. Pont-l'Abbé ne ressemble à rien. On s'y dirait à la fois, qui sait comment, en Sicile, en Irlande et en Suède. C'est une petite ville à souhait, pour en faire la capitale d'une principauté paysanne et chimérique. Elle est rustique ; elle est gaie jusqu'à la folie ; et tout de même elle prend un air tragique, selon les jours. Les armes de l'ancienne baronnie, qu'on rencontre à chaque pas, ont des couleurs assez parlantes : « d'or, au lion de gueules », qui rappellent, en leur langue héraldique, la lumière et le sang. Et la devise du Pont : *Hep Chang*, qui est à dire : *Sans changer*, — par bonheur ne ment pas encore.



Pont-l'Abbé a d'immenses places et de petites rues étroites. Tantôt, il y a foule à Pont-l'Abbé ; et tantôt Pont-l'Abbé est vide. Parfois, la ville paraît grande ; et parfois, il semble qu'on en ait fait le tour d'un seul coup d'œil. On y a le sentiment exquis de l'immuable et du caprice ; et l'on sourit au paradoxe de les goûter ensemble.

On peut, ici, ne pas entendre un mot de français, si l'on veut. Pendant les fêtes de la Tréminou, qui durent trois jours, la ville est une fille folle ; mais son délire de plaisir n'est point pareil aux autres : il reporte l'esprit à des temps très anciens ; cette folle est paysanne et bretonne : on dirait que cette ville en fête ne compte pas un bourgeois. Elle a les lèvres barbouillées des Ménades, et leur rire de pourpre ; elle bondit, et l'orgie puissante de la nature, l'âme patenne de l'instinct font le rythme de la danse. On a la sensation si rare de vivre un moment dans un royaume inconnu ; et c'est à Pont-l'Abbé, comme en certaines bourgades d'Ombrie ou de Toscane, que l'on pense avec délices trouver ce qu'on ne trouve pas ailleurs, et que bientôt on ne trouvera plus.

Les hommes ont un costume qu'on ne rencontre nulle part, brillant et bizarre. Les femmes portent trois jupes en étage, et une coiffe pointue qui rappelle les symboles et les cultes orgiaques de la vieille Asie. Les broderies jaunes, la coiffure, les mœurs, tout ici est singulier et semble plus ancien que la Bretagne, elle-même si parfumée d'ancienneté. Ici, le peuple est rieur, — ou morne, violent, mystique et sensuel : ces paysans doux et polis, à l'ordinaire, sont quelquefois maîtres en raillerie ; capables de souffrir bien des maux, le plaisir les déchaîne. Les femmes ont dans toute la Bretagne, et surtout à Quimper, la réputation de folles amoureuses. Les Bigoudens sont à ce point particuliers parmi le reste des Bretons qu'on leur prête une origine différente, presque fabuleuse ; les uns les font descendre des Phéniciens : Tyr aurait envoyé une colonie sur ce point de la côte ; les autres les rangent au nombre des Mongols. D'autres, encore plus incroyables, prétendent voir dans la Phénicie une colonie bretonne et se demandent si, par hasard, Jésus-Christ n'était point de sang breton : Sainte Apne d'Auray en serait sans doute bien contente. Réveries, où il faut voir pourtant le caractère singulier de ce petit peuple au milieu de la race. Mais quoi ? les clans bretons diffèrent entre eux, à l'infini.

Le climat de cette terre est délicieux ; et comme à Roscoff en Léon, il n'est rien ici que l'on n'obtienne de la culture. C'est l'île de Wight de la France ; et sous la cloche du ciel marin,

chargé des vapeurs atlantiques, le sol garde presque en tout temps la tiédeur d'une serre. La violence de l'Océan y aidant, voilà qui explique l'ardeur des passions. A Penmarc'h, aux bouches mêmes de l'ouragan, quelqu'un a eu l'idée non commune de planter le roc en vignoble.

En Pont-l'Abbé les masures sont moins propres, sans doute, que les fermes de Hollande, et non moins sales que les fermes en Ecosse ; mais quoi, est-il rien de si sordide que les bouges où vivent, l'hiver, les pauvres des grandes villes. Les bêtes, du moins, ne couchent pas, dit-on, à Paris ni à Londres, avec les gens. Est-ce si sûr ? Il n'y a pas que les animaux domestiques. Il est aussi des hyènes, voire des pourceaux à deux pattes.

Sur l'espace de quelques lieues carrées, l'on trouve presque toutes les sortes de nature : la campagne bretonne, si verte et si sérieuse, les cultures et les landes tournent à l'entour de la petite capitale, comme l'idylle autour d'un plus grave sujet. De tous côtés, beaucoup de vieilles murailles, à l'air ardent et passionné ; et des ruines tragiques. La mer de Loctudy semble une calme et voluptueuse lagune d'Océanie, sous un ciel tendre ; et l'Océan de Penmarc'h est le roi des épouvantements : là règne la fureur ; les rocs sombres paraissent figés, roidis dans la terreur que leur cause le combat éternel d'un ciel gros de menaces, et des vagues sinistres. Plus terribles encore la désolation de Plovan, où se penche l'œil vide de la mort, la grève de Saint-Vio et le désert anxieux qui miroite le long de la baie d'Audierne : en quel lieu le ciel a-t-il plus souvent la triste féerie que peuvent seuls contempler les pays d'eaux stagnantes, et dans les sables les yeux bagards des mares rêveuses ?

Certes, une terre semblable est faite pour les poètes : car ce sont des poèmes, tous les vrais paysages, ceux où l'ordre des émotions est ménagé par un divin artiste, qu'elles soient humbles ou grandioses, discrètes ou splendides, — depuis l'accord froid du matin jusques aux chaudes harmonies du soir. Il n'est donc pas étonnant que le pays de Pont-l'Abbé ait encouru le mépris des médecins : la réprobation des docteurs en économie pèse sur les œuvres naïves de l'artiste divin, il faut en prendre son parti. Ils l'ont condamné au nom de la science, du progrès, de la banque et de l'hygiène, cette femelle de Moloch et plus impitoyable que lui. Les apothicaires de la raison se sont grandement indignés contre Pont-l'Abbé : car toute beauté est déraisonnable.

Mais quoi ? le soleil y rit ; et côte à côte avec la joie violente, sous une teinte grise — la mélancolie y demeure.

## L'ILE

*Un jour de régate, en juillet*

Blonde et bleue, la journée pétille. Le soleil est d'or dans le ciel bleu. La mer à l'ombre est plus bleue que le ciel, et verte à la lumière. Elle frise à la brise. Elle rit.

Les yachts sont blancs ; les yachts sont bleus. Ils sont gais et rapides sur la mer verte. Ils sont fins comme des aiguilles. Ils sont longs, et semblent n'avoir pas d'épaisseur. Ils trempent dans l'eau jusqu'aux bords, et leurs voiles en paraissent plus vastes. Pareils à des oiseaux qui ne sont qu'ailes, les leurs sont blanches comme la soie, et plus nettes que des habits de fête. Elles s'articulent sur des mâts clairs et fins, qu'on dirait de bois précieux. Elles sont immenses, d'une envergure qui fait parfois rêver, en souriant, à des monnettes ailées de blancs nuages. Les unes ont la candeur éclatante du linge au soleil. Les autres sont rayées de lignes noires, ou d'un pointillé bleu. Elles sont élégantes comme des femmes ; et comme elles, différentes. L'œil exercé distingue les nations : celle-ci vient de Cowes ou de Ryde en Angleterre ; celle-là est bretonne ; une autre est normande ; plusieurs sont galloises de Kemper même. Elles ont des pavillons qui s'agitent, brillants comme des plumes ou des aigrettes. Elles se disputent le prix sans elateur, et sans hâte apparente. Ces oiseaux magnifiques glissent dans l'air blond, ne donnant qu'à de longs intervalles leur grand coup d'ailes, et, suivant, sans la quitter, une route oblique.

An plus loin, le juge sévère des jeux va et vient, aussi noir que ces voiles sont blanches ; et crachant la fumée par une cheminée sombre : c'est le torpilleur, le monstre marin en forme de grand squalo, ou d'obus démesuré... Telle une arme au fourreau, il est menaçant sous sa carapace, et sent la guerre.

Parmi les voiles coquettes, les bateaux des pêcheurs courent aussi, rustiques comme des paysannes dans un bal de marquises en gaze blanche, et les bras nus. Il y a là des longes plus bruns que l'écorce des vieux chênes, aux voiles triangulaires, rouges et noires : leur image dans l'eau est celle d'une nuée d'orage, ou d'un haut goéland, le bec en bas, qui pêche. Il y a des grands canots verts, et d'autres ont la couleur des chaumes : leurs voiles rousses semblent de cuir ; quelques-unes sont pareilles à la peau mûre du brugnou, où le jus perce ; et d'autres au soleil sont fauves comme le cuir, chaudes comme les belles chevelures.

Une longue barque, aux voiles aigues, croisées en forme de ciseaux, abandonne la course et sort de la ligne. Comme on en longe le bord, on voit les huit marins rouges, cuits au soleil, sur un simple tricot sur le corps, ils ont l'air de la brique qui sort du four. Ils expliquent leur échec ; ils ont fait erreur sur la route ; et pourtant la « Renée » aurait bien mérité le prix ; elle n'a pas sa pareille. Ils s'éloignent ; et, dans sa robustesse, en effet, le svelte bateau a l'élan allongé de l'hirondelle.

Plongé dans le soleil, je suis des yeux l'hirondelle de mer ; je regarde vers l'ouest et le nord. A l'horizon de terre, je n'ai vu jusque-là qu'une longue plage, du sable étincelant noyé dans un miroitement de fumée lumineuse. Une ville paraît surgir dans le mirage. Elle émerge à peine de l'eau. Elle est blanche dans la mer glauque. La clarté de l'été n'est pas plus claire qu'elle. L'ombre grise y brille comme une étoffe légère, au creux d'une statue. C'est une ville de pierre, éclatante comme une des cyclades, transportée dans la mer de Bretagne. Devant la rivière de Pont-l'Abbé et la lagune faisant face aux ombrages de Locudy, cette ville d'Orient est mouillée, tel un bateau de pierre blanche. Pas un arbre ; pas un verger ; pas un jardin. On ne distingue, au pied du mur d'enceinte, rempart contre les vagues, qu'une ceinture de rocs énormes, des blocs noirs et une grève couverte de goémons. Les maisons sont pressées les unes contre les autres ; on ne voit point de rues, ni de sentiers. Cet amas de bâtisses a le grain scintillant du granit. Par dessus les toits, seul et fin comme un doigt qui le détermine, le clocher grêle de l'église...

Aride, ensoleillée et blanche dans la mer verte, c'est Tudy : c'est l'île.

## EN FOUESNANT

Un des charmants pays qu'il y ait en Bretagne, c'est le pays de Fouesnant. Il est couché et s'accoude sur la mer entre Kemper et Kemperlé, la naïve villageoise. Kemper la douairière est à Saint-Corentin ; à Saint-Michel Kemperlé la villanelle. La verte baie de la Forêt s'ouvre en Fouesnant comme un lac. Concarneau est le port de ce petit peuple, et a été sa place forte ; mais la ville des marins est aussi bourgeoise ; et, comme presque partout en Bretagne, elle se distingue de la contrée paysanne. La coiffe de Concarneau n'est pas celle de Fouesnant, qui, sans doute, est la plus élégante de toute la Cornouailles.

Les bois sont semés dans tout le pays depuis la rivière de Kemper jusques à l'Issole et à l'Ellé, ces eaux aux noms si

doux. Au vieux temps, il est à croire qu'ils n'ont fait qu'une seule forêt : la roche est encore vêtue de branches au bord même de la vague. Cette Bretagne champêtre respire le tendre charme de la feuille mariée au flot. Elle est pastorale comme les tableaux de Constable. Les vieux arbres y viennent dans l'eau ; et les chênes se baignent dans la marée.

Partout, la prairie et les pommiers. Les verdure sont fraîches comme l'eau qui les fait naître. Sous la pluie d'été, avant la fenaison, l'herbe brille, frémissante de vie heureuse ; et les regains, plus tard, sont aussi frais que le printemps. Prés et bois, cette terre est toujours parfumée, soit qu'elle languisse d'ardeur sous le soleil, soit que l'orage la détrempe ; et l'odeur enivrante des foins, où la faux a passé, ne l'emporte peut-être pas en suavité sur l'haleine de la chaude prairie que la pluie argente.

Les pommiers s'arrondissent jusqu'au bord de l'eau et les rivières aux eaux bleues coulent doucement entre deux rives de feuillages. Sous les papiers et les aulnes, les moulins tournent en mesure. Le clocher à jours des chapelles se dresse finement entre les arbres, comme le thyrses gris du bois en fleur. Les petites églises ont l'air doux et recueilli des demeures vivantes ; et peut-être ont-elles plus de charme encore, quand leurs cloches sonnent dans la paix muette du ciel gris. Les vieux chênes s'appuient, de leurs branches mêlées, les uns aux autres, et leurs bras noueux sont jaunes de mousses, ou verts à l'ombre ; et l'octobre venu, parmi les feuilles dentelées, les glands s'arrondissent comme des noisettes sous leurs collerettes. L'Ellé et la Laila dans les vallons s'allardent en méandres ombreux, comme le Léthé dans la campagne Elyséenne. Ici, par un matin d'été on attend, pour les surprendre au bois, les Nymphes et les Nafades blondes.

Dans les villes, qui ne sont que de charmants villages, vit un peuple de haute taille, blond et fort. C'est une race plus guie et plus mobile encore qu'ailleurs en Cornouailles. Les hommes sont railleurs, fiers et souvent passionnés. Dans leur opinion, les gens de Fouesnant n'ont pas leurs pareils en Bretagne : ils habitent le plus beau pays, où les meilleurs pommiers donnent le meilleur cidre ; et où les plus beaux gars ont les plus belles filles, qui portent les plus belles coiffes. Ils n'ont pas tort ; et leur cidre même n'a pas de rival pour la saveur ni pour la force. Mais leurs femmes sont de plus de prix encore : grandes, sveltes, elles ont de longs visages aux traits purs, et qui le restent même quand elles n'y ont plus droit ; elles ont de longues lèvres, dont le sourire est

toujours un peu grave, et des yeux changeants où l'on aime à suivre les caprices du ciel.

Ils sont fiers jusques à la violence. Leur mépris de tout ce qui n'est pas du canton même commence à leurs plus proches voisins. Ils répugnent aux alliances étrangères, et se marient entre eux. Dans leur douceur les filles ont aussi de cet air hautain qui semble naturel à la grâce virginale, et qui sied à la femme non soucieuse de plaire : trait de noblesse véritable. Beaucoup de Bretonnes le tiennent d'une antique contrainte, et d'une modestie imposée par la loi religieuse, pendant des siècles ; presque toutes en empruntent quelque chose au costume. En vain, les jours de fête, l'ornement du tablier, les broderies et les perles, prétendent égayer la sévérité ordinaire : leur jupe noire, le corsage noir paré de velours, et la coiffe blanche participent du cloître.

La plupart de ces Bretonnes ont une grâce monacale ; le parfum de leur charme est ancien. Les coiffes paysannes ne sont que les hennins, portés jadis par les grandes dames, et la jeune fille de Fouesnant rappelle à la fois les Bernoises de Holbein et Flora la Romaine, qui tant fut belle et qui est morte. A plus d'une, il manque très peu pour être belle aussi, et vivre : une sorte de beauté intérieure séduit en elles, et parle en leur faveur ; faute de quoi, elles sont indifférentes. Peu de femmes gagnent plus à être regardées longuement. L'habit et le voile des nonnes, qu'elles ne vêtent pas, reparraissent dans leur maintien, et souvent règlent leur démarche. Elles n'ont plus rien pour plaire, quand elles sont immodestes ; et leur charme le plus rare est peut-être fait du contraste que l'on sent, quelquefois, entre leur réserve apparente, leur mode chaste aux dehors anciens, et l'humeur passionnée d'un corps ardent et tendre.

#### SAINTE-BARBE

Pour la dernière fois, peut-être, de l'année, l'ardent soleil resplendit dans le ciel sans nuage. Et tout l'été d'or ressuscite avant de disparaître. La grande marée enfle l'estuaire, faisant de l'Odet un fleuve puissant, qui pousse la mer salée jusqu'à Kemper, la ville blanche et grise qui porte les tours de sa cathédrale comme une coiffe. Au flot, la rivière monte à pleins bords ; la large nappe, au cours rapide, égal et balancé, semble gonflée de la saison passée et de sa paix splendide. L'air rayonne de plaisante lumière. Entre deux nuits vaporeuses et très fraîches, il fait une de ces chaudes journées où la Bretagne est blonde et bleue comme l'Ombrie, dans sa parure verte.

doux. Au vieux temps, il est à croire qu'ils n'ont fait qu'une seule forêt : la roche est encore vêtue de branches au bord même de la vague. Cette Bretagne champêtre respire le tendre charme de la feuille mariée au flot. Elle est pastorale comme les tableaux de Constable. Les vieux arbres y viennent dans l'eau ; et les chênes se baignent dans la marée.

Partout, la prairie et les pommiers. Les verdure sont fraîches comme l'eau qui les fait naître. Sous la pluie d'été, avant la fenaison, l'herbe brille, frémissante de vie heureuse ; et les regains, plus tard, sont aussi frais que le printemps. Prés et bois, cette terre est toujours parfumée, soit qu'elle languisse d'ardeur sous le soleil, soit que l'orage la détrempe ; et l'odeur enivrante des foins, où la faux a passé, ne l'emporte peut-être pas en suavité sur l'haleine de la chaude prairie que la pluie argente.

Les pommiers s'arrondissent jusqu'au bord de l'eau et les rivières aux eaux bleues coulent doucement entre deux rives de feuillages. Sous les poutriers et les aulnes, les moulins tournent en mesure. Le clocher à jours des chapelles se dresse finement entre les arbres, comme le thyrses gris du bois en fleur. Les petites églises ont l'air doux et recueilli des demeures vivantes ; et peut-être ont-elles plus de charme encore, quand leurs cloches sonnent dans la paix muette du ciel gris. Les vieux chênes s'appuient, de leurs branches mêlées, les uns aux autres, et leurs bras noueux sont jaunes de mousses, ou verts à l'ombre ; et l'octobre venu, parmi les feuilles dentelées, les glands s'arrondissent comme des noisettes sous leurs collerettes. L'Ellé et la Laita dans les vallons s'attardent en méandres ombreux, comme le Léthé dans la campagne Elyséenne. Ici, par un matin d'été on attend, pour les surprendre au bois, les Nymphes et les Nafades blondes.

Dans les villes, qui ne sont que de charmants villages, vit un peuple de haute taille, blond et fort. C'est une race plus gaie et plus mobile encore qu'ailleurs en Cornouailles. Les hommes sont railleurs, fiers et souvent passionnés. Dans leur opinion, les gens de Fouesnant n'ont pas leurs pareils en Bretagne : ils habitent le plus beau pays, où les meilleurs pommiers donnent le meilleur cidre ; et où les plus beaux gars ont les plus belles filles, qui portent les plus belles coiffes. Ils n'ont pas tort ; et leur cidre même n'a pas de rival pour la saveur ni pour la force. Mais leurs femmes sont de plus de prix encore : grandes, sveltes, elles ont de longs visages aux traits purs, et qui le restent même quand elles n'y ont plus droit ; elles ont de longues lèvres, dont le sourire est

toujours un peu grave, et des yeux changeants où l'on aime à suivre les caprices du ciel.

Ils sont fiers jusques à la violence. Leur mépris de tout ce qui n'est pas du canton même commence à leurs plus proches voisins. Ils répugnent aux alliances étrangères, et se marient entre eux. Dans leur douceur les filles ont aussi de cet air hautain qui semble naturel à la grâce virgineale, et qui sied à la femme non soucieuse de plaire : trait de noblesse véritable. Beaucoup de Bretonnes le tiennent d'une antique contrainte, et d'une modestie imposée par la loi religieuse, pendant des siècles ; presque toutes en empruntent quelque chose au costume. En vain, les jours de fête, l'ornement du tablier, les broderies et les perles, prétendent égayer la sévérité ordinaire : leur jupe noire, le corsage noir paré de velours, et la coiffe blanche participent du cloître.

La plupart de ces Bretonnes ont une grâce monacale ; le parfum de leur charme est ancien. Les coiffes paysannes ne sont que les hennins, portés jadis par les grandes dames, et la jeune fille de Fouesnant rappelle à la fois les Bernoises de Holbein et Flora la Romaine, qui tant fut belle et qui est morte. A plus d'une, il manque très peu pour être belle aussi, et vivre : une sorte de beauté intérieure séduit en elles, et parle en leur faveur ; faute de quoi, elles sont indifférentes. Peu de femmes gagnent plus à être regardées longuement. L'habit et le voile des nonnes, qu'elles ne vêtent pas, reparaissent dans leur maintien, et souvent règlent leur démarche. Elles n'ont plus rien pour plaire, quand elles sont modestes ; et leur charme le plus rare est peut-être fait du contraste que l'on sent, quelquefois, entre leur réserve apparente, leur mode chaste aux dehors anciens, et l'humour passionnée d'un corps ardent et tendre.

#### SAINTE-BARBE

Pour la dernière fois, peut-être, de l'année, l'ardent soleil resplendit dans le ciel sans nuage. Et tout l'été d'or ressuscite avant de disparaître. La grande marée enfle l'estuaire, faisant de l'Odet un fleuve puissant, qui pousse la mer salée jusqu'à Kemper, la ville blanche et grise qui porte les tours de sa cathédrale comme une coiffe. Au flot, la rivière monte à pleins bords ; la large nappe, au cours rapide, égal et balancé, semble gonflée de la saison passée et de sa paix splendide. L'air rayonne de plaisante lumière. Entre deux nuits vaporeuses et très fraîches, il fait une de ces chaudes journées où la Bretagne est blonde et bleue comme l'Ombrie, dans sa parure verte.

Le vent souffle à peine, en enfant capricieux. Le canot monte avec le flot, et je tiens en vain l'écoute. Dans le courant contraire, le vieux Crozon prend les rames : il nage, sans courber son large dos ; il enfonce sa casquette jusqu'aux sourcils. La masse bouclée de ses cheveux gris moutonne autour de sa tête, et son petit œil bleu reconnaît tous les points de l'eau et des deux rives, où chaque pli, chaque pierre lui sont familiers depuis un demi-siècle. Un à un, il nomme les aspects et les lieux, en bon ordre, et chacun suivi d'une anecdote immuable ou de son épithète due.

Sous un abri cintré, au flanc de la villa qui plonge de trois côtés dans l'eau, s'ouvre une sorte de remise pour les bateaux de course : dans une obscurité profonde et violette, le yacht désarmé dort sous l'arche à l'ombre moelleuse..... Voici Ker-Gouz, et Lan-Huron, des rochers couverts de grands bois, des châteaux trop neufs et de vieilles demeures : le Pérennou, qui fut une villa romaine, et Broc, où vit le souvenir d'un homme excellent, l'abbé du Marallac'h, qui ouvrait sa maison et son domaine aux paysans, les jours de fête.

Boisées jusqu'à la cime, parfois les rives se rapprochent ; la rivière se resserre, et le courant coule profond, avec un remous de hâte. Aux coudes de la route transparente, il semble qu'on aille passer sous un berceau de feuilles, une charmillle suspendue sur une terre bleue et liquide. Hautes et d'un trait aigu, les belles ombres de la forêt se projettent sur l'eau, et vous viennent à la poitrine, noires et lumineuses, pareilles à des chevaux qui voltent. Quand les hauteurs s'abaissent, le flot de la marée touche les deux bords, lèche sournoisement les prés verts qui s'inclinent, entoure les pommiers et couvre les berges. Une vieille ferme est inondée, plus délabrée et plus sombre dans cette eau riante : une eau de turquoise sous le ciel d'un bleu si vif encore. On défriche une longue lande en pente douce, un beau champ pour la culture : au milieu des souches d'ajônes, sur le char s'entasse la déponille d'un vert presque noir : deux femmes, là-haut juchées, reçoivent à la fourche l'herbe dure, que tranchent des hommes genouillés et gantés de cuir : ils passent la faucille dans la lande, comme les ciseaux sur une tête qu'on rase. Et une jeune fille, vêtue de bleu, le sang aux joues et aux bras, regarde devant elle, immobile au soleil, près de la charrette.

Comme un nid au creux d'un arbre, au pied de la colline, s'ouvre une petite anse, un port pour trois petits navires, un abri d'eau, miroir de feuilles. Elle est cachée sous les arbres ; les chênes trempent dans l'eau, et les houx épineux

s'y regardent. Quand j'arrive, deux grands paysans noirs sont couchés sur la pente rapide, et les feuilles mortes : leurs pieds touchent à la rivière ; ils mangent du pain au lard, tout en fumant, et surveillent une barque qu'emplit une meule fauve de goémons. Deux gros blocs enfoncés sortent du flot, semblables à des menhirs, balises naturelles. Mystérieuse, au bas de la hauteur abrupte et des arbres à pic, c'est la verte retraite de Sainte-Barbe. Et le silence ombreux, les vieilles pierres, et ces paysans graves, tout, ici, comme aux plus anciens âges du monde, est disposé pour la demeure d'une sainte en Occident, ou d'une fée.

On grimpe, par le petit sentier, qui court en lacets, ruisseau de terre brune, si étroit que l'on serait forcé de tenir sur son cœur celle qu'on aurait pour compagne, la voudrît-on garder à son côté. Et tandis que l'on monte sous le couvert des branches, le bois solitaire chuchotte ; l'haléine est parfumée de ce merveilleux langage ; déjà la mélancolie de l'or végétal mêle son harmonie mineure et son ardeur triste à la fraîcheur des vertes feuilles. Les grands houx, admirables par la taille et la verdure, penchent leur feuillage de métal, incrusté de fleurs rouges. Les églantiers se serrent contre de petits chênes, où le gland brun sort de la gaine comme une tête est portée sur une fraîche collerette. Derrière les bruyères et les orties sombres, les fins peupliers, de loin en loin, se dressent, des mâts sur les frégates de la forêt. Les fils de la Vierge flottent, aiguillées tendues de la prochaine brume. Partout, les ajônes noirs au bord du ravin ; et de clairs ruisselets errant entre les feuilles mortes. Là-bas, au fond de la colline, on peut-être de l'autre côté, j'entends la cloche sourde du bûcheron, la cognée qui bat en mesure le tronc de quelque hêtre. Deux oiseaux chantent, deux seuls, tout près de mon oreille et cependant invisibles. Le petit vent de terre rit aussi en sourdine sous les arbres. La vue se repose sur un rideau confus de bruyères, d'ornes et de marronniers. Les mures grenues sont sur la haie, telles des mouches à facettes, qui dorment. Des feuilles tombent lentement, incertaines, sur d'autres feuilles. Trois hauts cerisiers, à la peau soyeuse, tigrée d'ombre, se chauffent au soleil. Rien de trop âpre ; rien de trop noir : le ciel paraît partout ; et le petit sentier, couleur de chaume, ne peut conduire qu'à une douce demeure. Peu d'insectes ; parfois une guêpe ronfle en titubant ; et sous les feuilles mortes, secouées d'un frisson sec, la fuite d'une bête furtive...

Et voici la merveille rustique, la chapelle de Sainte-Barbe, sur une place de terre brune, au creux d'un vallon désert,

entre deux collines en landes, et au-dessus des bois qui s'inclinent vers la rivière.

La chapelle est en ruine ; elle a bien vingt pas de long ; elle est très basse, et à la manière bretonne, en forme de tombeau. Le clocher, qui reste debout sur la façade par un caprice d'équilibre, est plus haut que tout le bâtiment. Il y avait une nef et un transept. Qu'importe de quel style ? C'est maintenant le plus hardi et le plus ancien de tous : celui de la royale nature. Le toit s'est éroulé, des murs entiers, toute la couverture et presque tout un côté. Une église de Teuilage s'est élevée sur les débris de la chapelle en granit ; elle porte la marque de l'architecte divin : il a construit dans l'ordre de la forêt ; c'en est la grâce souveraine. Sur le sol, des fragments qui respirent maintenant, des colonnes brisées, des chapiteaux, de la pierre qui vit : tout est terreau à l'herbe ; tout est mangé de lierres et de bruyères ; cette ruine est pétrie de feuillage.

Les arcs sont de lierre noir ; la grande fenêtre de l'abside, une ogive de lierre ouverte sur le ciel bleu ; et, au delà, tordu par le vent et tout vêtu de lierre aussi, un chêne fait une colonne torse de baldaquin.

La nef à ciel ouvert, la douce tombe moussue, est vêtue d'ombres vertes, comme un sous-bois. Le pavé de la chapelle est une boue grasse et noire, où les moulures, les éclats de colonne, les morceaux sculptés portent des fleurs. Comment s'est posé sur le maître autel ce tronc d'arbre abattu par la foudre ? Dans un coin, sur une console poussiéreuse, une petite image de la Vierge, aux couleurs violentes, quoique rongées par la pluie : la statuette regarde son église de feuilles, tranquille et d'un air impassible sous le grillage qui l'emprisonne. Au beau milieu d'une fenêtre, dans le mur droit, sous un manteau de verdure, un arbuste est planté, coudé comme une torchère de bronze : ici, le charmant petit arbre fait le candélabre : d'entre les pierres, il sort du mur par les racines en forme de griffe : cet être délicieux se courbe en spirale, et comme les cinq doigts écartés d'une main sur un visage, il ne tend que des rameaux très clairs, pour ne point cacher le jour du fond, fait de ciel, de feuilles vives et de plaques d'or...

La façade tient bon, haute et verte : ce dût être une porte surmontée d'un clocher pointu. C'est maintenant, ce clocher, un cierge aigü de lierre, jusqu'au reste de la croix enveloppée de mousse. Par la nef, là-bas, derrière la chapelle, je

vois une vache noire qui se hisse, pour brouter l'herbage de l'abside.

Un pré vert, semé de grandes bruyères, fait le tour de Sainte-Barbe : de là, je regarde la rivière d'or et d'argent au soleil, qui court au bas de la colline, et les bois noirs sur l'autre rive. Au bout du pré, devant la façade, sous les arbres, un lavoir abandonné, et deux enfants en robe, qui, sans rien dire, assis l'un près de l'autre, mordent dans un morceau de pain, où disparaît jusqu'aux yeux leur figure...

Et sur la colline qui porte la chapelle comme au pli du coude, la lande se presse, noire, touffue et dense, pareille à la loison d'un troupeau qui court, en baissant la tête : au milieu de l'idylle, où sourit sainte Barbe paysanne, de quel effet puissant n'est pas, limitée par les bois, la sombre lande qui monte ?...

J'ai repris le petit sentier sous le soleil plus oblique. Je laisse derrière moi le grand arbre au bord du lavoir, la façade rustique, le cierge de lierre, la petite porte, le mur feuillu, et le buisson de rouges houx sur le toit bas. Le silence parle de plus près encore : une étrange tendresse monte de tout cela pour tout cela, pour la terre brune, le murmure de l'eau, les fleurs et les baies odorantes : il semble que toute cette vie ait attendu patiemment notre vie, et qu'elle l'appelle....

La voix de Crozon se fait entendre : il cause en bas avec les deux paysans : tantôt elle se perd et s'éloigne ; tantôt elle sonne plus distincte. Le rideau des arbres se ferme sur mes pas. Je marche en écartant les branches. Tout d'un coup, voici le vieux pilote, et l'anse d'eau mystérieuse où le canot attend.

## CALVAIRE

Bordée de fossés bruns et de haies rouillées, la route se fait plus étroite et s'ouvre, comme l'entrée d'un parc seigneurial, en longue allée couverte d'ombre. De très minces et très hauts pins, grands arbres au fût nu qui ne portent de branches qu'à leur sommet, se suivent des deux côtés, en perspective de noires colonnades. Leurs cimes sont si noblement arrondies au-dessus des colonnes qu'elles semblent posées sur le ciel triste et gris, tendu comme un voile bas entre les deux longues lignes. Tout est mouillé ; la terre épaisse est battue en boue aux reflets louches d'eau dormante ; et le long des troncs noirs coule parfois une lourde goutte, pareille à une vieille larme trop longtemps retenue. Sur un bord de l'allée, un carrefour d'où partent des sentiers vers

les landes, et le chemin désert. Par delà d'autres arbres, on découvre un toit pointu et les pans aigus de quelques chaumes, dont le poil d'or bruni brille obscurément sous la bruine : ainsi une note de cor se prolonge chaudement, tandis que frémissent les violons en sourdine.

Et un calvaire se tient, les bras ouverts, étrange et immobile, à la croix des chemins, la face tournée vers les grands arbres.

Quatre marches de granit, hautes et larges, portent le socle, pareil à une borne funéraire. Comme les degrés et la croix, le socle est tout vêtu de mousse, un duvet court, plus vert que la feuille de mai, tissu printanier que les ans, la vétusté et les pluies lentes ont strié de raies noires, crêpe végétal de la pierre. Qui dira la tristesse inébranlable de ce calvaire, dans la campagne ? C'est une lourde croix, aux bras pesants, à la taille trapue, d'un granit sombre aux angles verdis : elle regarde la route et les pins d'un air éternel, plus triste et plus gris que le ciel bas et la pluie grise. Le silence règne à l'entour ; et l'on dirait que rien jamais ne le trouble.

Une femme vint du fond de l'allée, paysanne au pas robuste, et l'air paisible. Comme tant d'autres, elle n'avait pas d'âge ; ses cheveux étaient si serrés sous la coiffe, qu'on n'en eut pas su dire la couleur ; le visage était bruni par le hâle ; mais, ayant baissé la tête, on vit la peau laiteuse de sa nuque, là où commence le cou. Elle monta lentement les degrés du calvaire, et fit longuement le signe de la croix ; puis elle se mit à genoux, ayant soin de s'agenouiller sur son tablier de toile. Elle pencha le front jusqu'à toucher le socle, après avoir jeté un rapide regard derrière elle, comme pour s'assurer d'être seule. Elle pria sans bruit ; on, peut-être, sa prière était-elle sans paroles. De loin en loin, elle poussait un fort soupir ; et elle avait plaisir à soupirer sans doute. Elle se prosternait, parfois, d'un élan brusque du buste ; et sa jupe courte laissait à découvert ses pieds, chaussés de gros bas bleus dans les sabots.

Le vent bas de la pluie poussait les feuilles mortes dans le fossé... Le calvaire brillait, avec ce morne reflet que les pierres humides empruntent parfois aux maigres os des visages en larmes... Sous le ciel gris et la bruine, cette croix était triste, avec cette femme à ses pieds, et sur sa tête baissée ces deux bras de granit ouverts et rigides.

### DUNES

Les dunes ont la couleur de la misère, de l'envie et de la trahison.

Leur blancheur est livide à la lumière ; et vers la fin du jour, elle est verdâtre comme la fièvre. Elles sont faites de tas de sable, qui s'isolent les uns des autres : un fossé les sépare, où des pierres sont cachées, de ces belles pierres que la mer a monnayées, qu'une grande marée, un jour, a poussées jusque là, pour qu'une autre, un jour, les reprenne.

Les monticules de la dune se succèdent, le long de lignes parallèles que divisent de mouvantes tranchées. Et s'abaissant, se relevant, elles vont jusqu'à ce qu'un rocher violent les arrête. Mais la falaise n'est pas plus forte contre elles que la passion contre l'obscur patience. Souvent elles contournent le roc ; derrière lui, elles décrivent une lièche courbe ; et selon sa propre forme elles l'entourent de tous côtés. Elles ont l'obstination invincible du sable ; et elles se servent du vent même qui les bouleverse.

La misère des dunes séduit par une beauté désespérée. Penché sur elles, le ciel nulle part ne semble plus vivant, et n'a mieux les aspects d'un océan fluide. Comme Jésus regarde Judas le baisant, à Padoue, chez Giotto, le ciel regarde la dune. Et les nuages y courent, pareils aux êtres puissants qui peuplent les rêves ; et parfois, les voyant planer, si distincts et si près de ma tête, je leur ai prêté l'oreille, comme s'ils avaient dû me parler.

Polonius n'aime pas à se promener à travers les dunes : il n'est pas si facile d'y dormir debout qu'au milieu des papiers d'Etat. On enfonce dans un sol qui ne résiste point, et qui triomphe de la résistance : matière sournoise que le sable, qui se fait plus fort d'être foulé. Il pénètre les vêtements ; il se glisse sous les bas ; et se loge dans les souliers. Les grains de sable écorchent la peau, et mordent l'os à chaque pas, comme un dur insecte. On marche irrité ; et l'on s'éténue de sentir le sol céder sans cesse : on ne s'avance plus du bout des pieds, mais du talon, des chevilles et de la moitié de la jambe. Dans les dunes, il faudrait faire route pieds nus, en pèlerin...

À la crête, et sur les bords du chemin qui s'y forme, une vie puissante et misérable se révèle. Il n'est point d'image de la misère qui vaille celle-là. — ni de l'effort incroyable que la plus ingrate vie déploie dans son obstination à vivre : là, poussent des ronces rousses, qu'on croirait faites de métal rouillé, et plus résistantes que du fer : un cheval les foule, un chariot les écrase, sans qu'elles rompent. Et sur le sommet de la dune, tout un treillis de racines traçantes s'entre-croise, faisant un humble chaume à ce toit des sables : c'est

une grille de fils de fer tendus, dont les mailles sombres font paraître plus blêmes les sables au travers. On se prend les pieds dans ce réseau serré de toutes parts, comme les lèvres de l'humiliation, et qui forme un gazon mendiant au haut des pentes.

Et la dune elle-même, dans toute son étendue, paraît n'être que la vague pétrifiée d'une marée colossale, où, comme les géomons fauves sur la grève, sont restés accrochés une frange de ronces et un hideux gazon qui rampe.

### LA LANDE D'OR

La lande est toute d'or, trempée d'humide argent. L'air gris brille, — telle, entre deux feuilles de saule, la toile d'araignée après la pluie. Dans le vallon roux, tous les ajoncs sont fleuris ; sur le tapis sombre de la lande, les fleurs d'or posées une à une comme des clous brillants font penser à la prairie profonde de la nuit, quand elle est fleurie d'étoiles.

Scintille-t-elle, la fleur d'ajonc ? — Ou bien luit-elle sourdement, comme une promesse de bonheur au fond de la pensée ? — Son or est chaud, mais voilé ; c'est un métal très pur, dont les feux percent l'enveloppe, mais qui n'a pas dépouillé toute la gangue.

La paupière du ciel est violette comme celle des morts. L'humidité d'argent tremble à l'horizon des bois, en voile de dentelles. Au bord d'un roidillon rocheux, les frênes, dont le tronc fendu laisse voir une fibre si belle, sont baignés de la dernière pluie. Dans le lointain, les grands châtaigniers sont assemblés en dôme, coupés d'une basilique d'Orient. Au plus loin, le manoir, et les fermes vêtues de chaumes ; tout est gris et d'argent sur la hauteur ; tout est roux et d'or dans la lande. Et là-haut, les maisons, à demi perdues sous de fins nuages, ont l'air reculé, mystérieux, d'une cité en ruines.

Un pont de bois semble posé, entre deux piliers noirs de buissons, sur une arche brumense. Les bruyères rousses, desséchées, sont roides, comme faites d'un métal ciselé, et moins rouillé que d'une lumière éteinte. Au pied des hêtres jaunis, les feuilles jaunes aux teintes malades. L'odeur de la feuille morte et la senteur noire de l'humus montent de la terre. Un reste de prairie lève humblement un regard mouillé, où passe la pâleur souffrante d'une colchique....

Les haies, en étages sur le fossé, et plus larges au sommet qu'à la base, recèlent un noir trésor de sommeil : leur cercle sombre fait à la lande une ceinture de mélancolie. Mais, trempée d'argent, la lande en fleurs est une mosaïque d'or...

### LYS ET PAVOTS

Après-midi de pardon. En juillet.

*Lili, harc'antet ho delliou,*

*War cord an dour 'zo er prajou (1).*

D'azur, d'émeraude et d'or, le ciel bleu, l'espace blond, les grands arbres au loin et la prairie qui brille... La splendeur et la joie brèves de l'été breton. Le divin soleil inonde d'or le vaste plateau, autour de la chapelle. Dans les bosquets, au creux du vallon, les alouettes ne s'arrêtent pas de triller ; et le cri rieur retentit, écho qui se répète, des cailles qui s'appellent, semblables à des enfants qui jouent.

L'ardente lumière se penche sans la flétrir sur la fraîcheur bruissante des sources et les feuillages verts. Ce n'est pas l'été aride du midi. Sous le ciel frémit joyeusement la dentelle des larges arbres et l'herbe épaisse. L'air bleu s'appuie sur les branches ; et sous l'ombrage, la clarté sinue lointaine, — dans un tunnel bleuissant, un canal d'or. La route éblouit de blancheur, d'acier vil le long des talus qui flambaient. La brise flotte et sent la mer. Le vent pur fait palpiter une atmosphère de rayons, et passe sur le front des hommes, sur la tête des arbres. Une chaude haleine porte les parfums salés de la vague, et la douceur enivrante des fleurs tièdes, ces amoureuses. Et il court des bouffées pieuses, odorant la cire ardente et l'encens.

L'espace est de miel qui poudroie. Sur la lande plane une vapeur rousse. Entre les pins, colonnes brunes aux chapiteaux célestes, étincelle le sable de la baie et la mer glauque : un bouclier d'émeraude sertie dans un disque de cuivre. Pareilles à des ruisseaux, où l'on a effeuillé un nombre infini de roses, les bruyères descendent en sentiers, et coulent sur les pentes de la montagne. Et près d'elles, les genêts éclatants éparpillent leurs robes jaunes, qui semblent les monnaies cornées sur un bord. Un silence magnifique règne parmi la foule des pèlerins ; on n'entend que le bourdonnement contenu de la vie, de la joie pieuse, et le grand souffle d'eau, l'orgue infini, le murmure de la mer, qui meurt au bas de la falaise.

(1) Les lys, aux feuilles d'argent.  
Sont sur le bord de l'eau, dans les prés... (Cantique breton.)



Un peuple immense va et vient, monte, descend et tourne autour de la montagne. Beaucoup sont pieds nus, le front découvert, le chapeau à la main. Toute cette procession d'hommes, en vingt flots qui se croisent, est noire dans la lumière. Mais la couleur de l'assemblée n'en est que plus éclatante ; parmi les bannières déployées, les reliquaires de métal, et le brocart qui scintille, les jeunes filles et les femmes, les beaux visages de perle enchâssés dans les coiffes de dentelle et de linges blancs, se balancent, frissonnent, se baissent et se relèvent, lys candides, — tandis que d'autres femmes, et les enfants vêtus de rouge, coiffés de bonnets écarlates, jaillissent, pavots naîls, et fleurs de pourpre.

Étincelants, sur le brocart solaire, les pavots et les lys s'épanouissent. Mais au-delà de cet or mystique, tout encore, le val, la montagne, les arbres et la mer, tout est vert...



## PORTRAITS ET TABLEAUX

*Le grand peintre qu'est André Suarès est aussi un grand portraitiste. Il y a dans son œuvre toute une série de magnifiques portraits. Il a ressuscité, tour à tour, l'âme et le visage d'un Joinville, d'un Pascal, d'un Stendhal, d'un Dostoïewsky, d'un Tolstoï ou d'un Ibsen ; mais son art ne s'attache pas seulement à ces peintures à la Velasquez ou à la Rembrandt. Il peint les petits et les humbles, ceux de la terre bretonne, et ce sont alors de fins pastels. Rien n'est plus évocateur, plus charmant et plus vrai que le portrait d'une Naïk ou d'un Tagdual, — et rien n'est plus beau, dans l'harmonie du paysage breton, si ce n'est le portrait de Caërdal peint par lui-même.....*

### NAÏK

Elle est née dans son village, près de Kemper, à l'orée des bois qui vont de Cornouailles en Arez. De tout temps, sa famille a vécu dans le pays. Elle est de race paysanne, jusque-là très pure. Et si son père avait su qu'un jour elle s'irait marier sur le bord de la mer, il en aurait été fâché, dit-elle.

Enfant et jeune fille, elle n'a jamais été bien forte. Une anémie, qui lui ôtait l'usage même de ses jambes, l'a prise vers les seize ans. Elle a longtemps gardé la maison. Puis elle s'est rétablie. Mais elle est toujours faible ; elle a peu de sang. Elle a eu trois enfants, qui chacun l'ont mise en danger. Le dernier a failli la tuer. C'est pourquoi elle le préfère.

Elle s'est mariée comme elle avait un peu plus de vingt ans. Elle était toute frêle. Elle serait fine encore, si elle ne portait pas la lourde robe des Bretonnes, qui recouvre un épais bourrelet, sorte de cerceau en crins, où les jupons et la cotte se retiennent. Car, même à la ville, les Bretonnes du peuple n'ont pas de corset. Si Naïk en avait un, sa taille serait longue, mince, un peu carrée et droite.

Elle est maigre. Elle est grande, plutôt que petite. Elle a la gorge un peu haute et moins ronde qu'en pente douce, sous l'ovale des seins. Elle est blonde, comme le sont seulement les paysannes de Bretagne : petites filles, elles ont les cheveux de miel ; le soleil ensuite les hâte ; la blonde leur prend les

tons du cuivre et de l'oignon brûlé. Sinon les blondes d'Italie et de l'extrême Nord, il n'est pas de femmes qui aient les cheveux d'une plus belle couleur, selon mon goût.

Quoiqu'elle n'ait pas trente ans, ses cheveux bouclés sont un peu rares sur les tempes. Et son front en paraît plus grand. Il est d'une vaste beauté, quoiqu'elle s'efface aux yeux qui n'y prennent pas garde. Ce front de jeune femme se plisse déjà de cinq ou six longues rides, qui vont d'une tempe à l'autre ; et l'air de la mer, la vie dure et active l'ont desséché. N'importe : Naïk à un front d'anachorète ou de sainte, large, haut, projeté en avant, abrupt aux bords, — un front calme, où beaucoup de passion et de pensées auraient la place de s'inscrire.

Mais les yeux sont plus beaux encore, ainsi que le sourire. Ce sont les yeux naïfs, frais à la fois et fatigués, tantôt éteints et tristes, tantôt pleins de vie, quand un sentiment les anime. Ils sont enfoncés sous l'arcade des sourcils pâles, et le front proéminent. Bien des fois, j'ai regardé ces yeux, y allumant des émotions diverses. Et toujours j'en ai admiré l'étonnante innocence. Leur force vient de là, qu'ils rient, qu'ils pleurent ou qu'ils s'indignent. Ils sont d'un bleu si pâle, qu'il semble décoloré ; les pupilles s'en dilatent à tout instant et, brillantes, paraissent immenses. Les plus beaux yeux que j'ai vus sont presque tous ce signe : plus la pupille peut s'étendre, plus variés et plus vivants sont les yeux. Naïk a les regards d'un enfant ; tantôt ils s'étonnent ; tantôt on les dirait vides, et, dès qu'un sentiment fort agite le cœur, ils ont l'expression de l'extase. Beauté merveilleuse que celle-là, — et que n'a peut-être jamais la femme la plus belle de la ville. Beauté qui tient du miracle, et qui en fait.

Cette Naïk, cette pauvre femme qui ne sait rien, qui ne lit jamais et n'y pense même pas ; dont le front à trente ans montre des rides ; dont la bouche, d'un si noble dessin, est gâtée par de mauvaises dents, et le vide de celles qui sont tombées, — cette Naïk, quand elle sourit, les lèvres closes, et qu'un flot de tendresse ou de joie lui monte du cœur, — n'a plus d'âge : elle semble d'une jeunesse aussi neuve que les fenilles. Le sourire a la même douceur extatique, parée, si l'on peut dire, d'une exquise confusion. La peau, restée d'un grain délicat sous le hâle, laisse filtrer une rougeur qui dore le teint, sans en changer brutalement le ton. Mais souvent aussi, et je ne sais comment, Naïk est d'une pâleur inexprimable : ni blême, ni livide ; non pas décolorée, mais de la même couleur que ses cheveux ; non pas éxanguie, mais comme si, les veines ardentes, son sang lentement s'écoulait, et qu'il

n'en restât plus sous la peau qu'une onde d'or pâle et tiède.

Elle aime ses enfants avec passion. Elle est pieuse comme elle est mère : par nature. Il lui arrive, pourtant, de ne pas assister à la messe, le dimanche ; elle le regrette, mais ne s'en condamne pas sévèrement. Elle croit à tout ce que l'Eglise ordonne de croire. Sa foi est secrète, et elle n'aime pas à en parler. Les raisonnements n'ont point de prise sur elle ; au fond elle y voit une sorte subtile de pièges et de tentation ; elle n'y veut pas tomber. Elle tient fermement qu'il y a un démon, ennemi du genre humain, et un enfer pour les réprouvés ; ce n'est pas du tout qu'elle soit impitoyable ; mais elle attache une si haute idée à la joie du paradis et à l'amour de Dieu, qu'elle n'en peut concevoir les bienfaits, sans en redouter le contraire. La même volonté l'anime en laveur du clergé ; les prêtres ne sont point des hommes, pour elle ; on ne saurait pas lui en ôter le respect ; en eux, c'est sa religion qu'elle respecte. Entre tous ses frères, le plus jeune de la famille est bénédictin ; de cinq ans moins âgé qu'elle, longtemps elle l'a porté sur son bras ; et elle ne le nomme plus qu'avec une tendresse, où déjà la vénération est près de l'emporter.

Elle est têtue et rêveuse. Souvent, et, semble-t-il, sans penser à rien, elle ne pense pas à ce qu'elle fait. Elle ne nie pas qu'elle est opiniâtre ; elle s'en ferait gloire plutôt ; elle aime les gens têtus comme elle ; et souriant, elle répète le proverbe : « Bretons, têtes dures ». Forcée de céder, elle est indifférente à ce qu'on exige d'elle, et traîne en longueur ; elle s'en remet au temps pour ne pas faire ce qu'on veut qu'elle fasse ; et l'y a-t-on pliée, elle serre les dents, elle fronce les sourcils, les traits noyés de cette pâleur dorée et si étrange, qui est la sienne.

Naïk a la tête petite, et la figure longue. Le visage est très étroit ; les joues droites, très minces, verticales, posées à plat en forme de parois, comme les tempes. L'os des pommettes perce la peau ; mais il est très petit. Le menton aussi est long, droit, étroit, d'une noble ligne, sèche et pure. Et tout ce visage anguleux a la couleur du miel, et la douceur de l'oraison.

Voilà la femme d'un robuste marin, brun, tanné comme un sac, trapu, simple et le moins raffiné des hommes. La voix de Naïk est douce, quand je lui parle ; mais elle crie avec ceux qui orient. Elle en a les gestes, parce qu'ils les ont. Si son mari n'était pas un excellent homme et des plus réguliers, Naïk se consumerait de tristesse, elle qui est riieuse, bavarde et de cœur joyeux. Et s'il buvait, elle boirait.

Naik est la femme comme on en voit, de loin en loin, parmi les paysans de bonne race : les beautés du peuple et de la terre sont en elle. De naissance, elle en a reçu les germes : la vie les étouffe, au lieu de les développer. Prise à onze ans par le roi de Bretagne, elle ferait une aussi bonne reine des Bretons, qu'elle eût fait une paysanne, mariée à un paysan. Toutefois, tant de beautés cachées, que le regard seul révèle, dans une vie médiocre ne peuvent arriver au terme : et tout, dès lors, comme en ce pur et doux visage, n'est qu'expression.

C'est ce qu'on ne trouve jamais chez les riches, à la ville et dans la vie bourgeoise. Ceux-là montrent beaucoup plus qu'ils n'ont, et même ils font illusion sur ce qu'ils n'ont pas. Ce n'est pas l'âme qui perce l'enveloppe ; mais l'enveloppe qui, pour mémoire, et par oui-dire, parle de l'âme. La beauté des riches est toute charnelle.

### TUGDUAL

*Entre Rospenden et Carhair. — En automne.*

D'un pas incertain et lourd qui s'enfonçait dans la boue noire, Tugdual, venant de la petite ville, descendait la route rapide, déjà ravivée par la pluie. Il avait les bras collés au corps, et ne faisait pas un geste ; il marchait pesamment, la tête baissée sur l'épaule, et au bout de ses bottes éculées, comme des taches jaunes étaient collées des feuilles mortes. Soudain, il se jeta dans le fossé vaseux, et se coucha tout le long contre la haie. Il levait la tête, et, coiffée d'un vieux béret, il l'appuyait aux bruyères humides. Son visage respirait un ennui impassible. C'était un homme très grand, aux larges épaules, qui semblait très fort et usé par la passion. Son vaste corps était osseux et maigre sous les haillons. Il avait la figure basanée, comme du cuir fauve ; des yeux au regard trop fixe, d'un bleu sombre et luisant de métal, au creux des paupières gonflées, dont l'éclat morne rappelait la nacre blême, une longue et double ride partageait son grand front par le milieu, depuis le nez jusqu'aux cheveux noirs ; et ses mains étendues, quoique gâtées par le travail, montraient une belle forme. Il paraissait souffrir beaucoup ; ou plutôt il avait l'air d'un homme qui a souffert, et qui souffrira bientôt encore, dans un moment de répit. Ses traits durs et tirés vers la mâchoire disaient qu'il avait bu.

Il rêvait là, étendu comme un cadavre sur la terre boueuse, et déjà c'était le soir. Quand, ayant enfin tourné les yeux, il vit venir du haut de la route un prêtre, qui sortait de son

presbytère adossé à l'église, la dernière maison du bourg. Il se redressa d'un bond ; il se roidit ; et les traits crispés, sans penser même à secouer ses habits souillés de fange, il reprit son chemin d'une allure sèche et saccadée, comme si ses membres eussent été de fer ou de bois. Mais, de loin, le prêtre l'appela par son nom, et n'eut pas à le répéter : Tugdual s'arrêta. Il restait immobile, regardant devant soi, sans tourner la tête. Le vieux prêtre fut bientôt près de lui, un homme de haute mine, aux yeux noirs, vifs et sévères ; tout son visage glabre et son vaste front avaient la couleur du vieil ivoire : il était nu tête, n'ayant pas eu le temps, dans sa hâte de prendre un chapeau. Il mit la main sur le bras de Tugdual, et lui dit :

— Vous avez encore bu ?... Avant-hier, pourtant, vous m'avez donné votre parole...

— Eh bien, je n'ai pas de parole, répondit Tugdual d'une voix roque, sur un ton bas.

— Vous avez une parole, Tugdual ; mais vous ne la tenez pas... Je vous ai vu sortir de l'auberge. Où allez-vous ?

— C'est mon affaire, monsieur le recteur...

— Non, c'est la mienne. Vous savez ce que j'ai promis à votre pauvre femme...

— Laissez-moi... Lâchez mon bras, monsieur le recteur ; je vous dis de me lâcher...

— Vous ne vous en irez pas ainsi. Il va faire nuit ; et il pleuvra...

— Il ne pleut pas sur les morts.

— Restez ici. Vous dormirez au presbytère...

— Vous m'avez chassé une fois ; je n'y rentrerai plus... C'est juré... Je l'ai mérité du reste ; et vous ne pouvez pas me garder...

— Ne pensez pas à ce qui s'est passé, il y a longtemps. Vous êtes un honnête homme, Tugdual...

— Je ne suis pas un honnête homme, monsieur le recteur. J'ai envie d'être mort.

— Venez avec moi...

— Je ne veux pas. J'ai envie d'être mort. Laissez-moi tranquille, — dit-il avec irritation, après un silence ; mais il ne fit pas un geste de son bras, où la main du vieillard était posée.

— Que me voulez-vous enfin ? — reprit-il d'une voix grondante ; et ses yeux brillaient d'une flamme hagarde, comme une lampe dans la fumée. — Dormir ?... Allez chez vous ?... Non. Vous êtes trop près du cimetière...

— Votre femme vous a tout pardonné, Tugdual ; elle vous aimait.

— Je ne l'aimais pas, moi. Je l'ai tuée.

— Non, que dites-vous là ?

— Je l'ai tuée, que je vous dis. Je le sais mieux que vous...

— Ce n'est pas vous, Tugdual, qui l'avez fait mourir. Elle est morte de chagrin, et parce que Dieu l'a permis...

— Je vous dis que je l'ai tuée... C'est moi son chagrin, — fit-il avec une irritation violente.

— Obéissez à la pauvre créature, puisque vous vous repentez ainsi, Tugdual...

— Je ne me repens pas... Je l'ai tuée et j'ai bien fait.

Le prêtre regarda longuement l'homme qui lui parlait de la sorte, plus raide sur ses pieds que jamais, et dont les lèvres frémissaient, fébriles. Il soupira, pensant : « Je n'en tirerai rien ».

Cependant, la nuit grise tombait du ciel gris. Tout le ciel pesait sur la route noire et les arbres sombres, comme une pierre funèbre, sans une veine plus claire, une dalle de grès, uniformément livide. Un chat-huant froua, dans le fourré des hêtres ; et un coup de vent pluvieux fit grincer au loin la girouette.

— J'ai envie d'être mort... répéta Tugdual avec lenteur ; et, pris de colère : — Ah ! voyons, laissez-moi aller !

Et d'une secousse rapide, il se dégagait de l'étreinte du prêtre. Dans ses yeux vacillait une lueur d'égarement sinistre. « Cette nuit... cette nuit même... » murmurait-il.

Le vieux prêtre le suivait du regard. Et Tugdual s'éloigna d'un pas raide et saccadé, entre les haies funèbres sous le ciel morne.

### GLAZIK

A. L., en Brie.

Il avait grand air ; et, quoique très vieux, tous ses gestes étaient d'une harmonie charmante. Ce grand vieillard de soixante et dix ans avait la retenue et la finesse courtoise que l'on suppose le propre des grands seigneurs, dans l'ancien temps. Ses longs cheveux blancs brillaient encore autour d'un front large et haut, blanc comme l'ivoire. Tout son visage était décoloré ; et l'éclat doux de ses yeux verts n'en paraissait que plus ardent. Un sourire d'une dignité exquise écartait les coins un peu bas de sa bouche très longue. Il respirait une bienveillance discrète et noble, et cette politesse de nature que rien ne supplée.

Il ne parlait pas le français, quoiqu'il l'entendit. Mais comme il ne le savait pas assez bien, il ne s'en servait pas,

pour ne point balbutier. Il s'avança vers moi, et m'offrit la bienvenue dans la ferme, d'un air qu'on eût pu lui envier dans un palais. Et voyant, sous la porte de pierre, ce grand vieillard, droit et maigre, aux longs traits blancs, marqués comme les méplats d'une figure de marbre, je crus me retrouver chez le roi Cymbeline, dans la forêt.

Le nom de Glazik est celui qu'on donne aux Bretons vêtus de bleu, qui habitent l'intérieur des terres en Cornouailles, entre Kemper et la montagne. Ce sont presque tous des paysans, et leurs terres comptent parmi les mieux cultivées. Ils sont aussi fermiers et éleveurs de chevaux. Le costume des hommes est sans doute le plus beau de Bretagne, depuis que se perdent les modes luxueuses d'autrefois. Le vieillard, qui me fit un accueil si affable, portait un vêtement de ce style, et du goût le plus raffiné, quoiqu'il n'eût déjà plus les larges braies, ni la culotte, et que l'étoffe de ses habits ne fût pas des meilleures. La beauté de ce costume tenait à un choix exquis des couleurs.

Sur un gilet de drap noir roidi par une armure de toile, une première veste carrée de drap blanc, ornée de larges bandes en velours noir, débordait, serrée seulement à la taille, où elle était lacée étroitement, — sur une seconde veste à manches, en drap bleu, moins étoffée, d'où la première émergeait en gorgerin. La veste bleue était parée, elle aussi, de large velours noir et de fils en soie jaune, à la place des boutons. Rien n'eut mieux fait valoir le port élané d'un homme, ses vastes épaules, et sa figure rase à cheveux clairs, que cet accord harmonieux de bleu, de blanc et de noir, piqué de quelques points orangés. Voilà pourtant le costume d'un paysan, qui ne le portait pas pour qu'on le vit, mais par habitude et par tradition. Qu'on y compare le misérable habit des villes, et du plus riche bourgeois comme de l'ouvrier.

Je m'étonne que les Bretons aient montré si peu d'aptitude à la peinture, avec un si grand goût dans le choix des couleurs, pour le vêtement. Peut-être ont-ils prodigué tout ce qu'ils en avaient, dans l'invention qu'ils ont mise à se vêtir.

### LE VOYAGEUR

Je les vis de loin, sur la place déserte, grise et triste après ces cinq jours de tempête, comme les marches usées, au crépuscule, qui mènent au seuil de pierre d'une très vieille église.

Ils étaient neuf ou dix hommes et deux femmes, qui formaient un cercle sombre, que bornait la mer presque noire. Un enfant et un chien tournaient à l'entour. Le chien, ayant

aboyé, d'un coup de pied ou le fil laire. Ils étaient tous silencieux ; ou, s'ils parlaient, on ne les entendait pas.

La clarté fumeuse d'un matin de brumaire traînait sur la côte basse. Là, les sables font un damier avec les marées ; et le regard louche de la journée humide était pareil à celui d'un infirme qui mendie, et qui épie, hargneux derrière sa taie, la main qui va lui faire l'aumône. Tous ces hommes arrêtés paraissaient être des pêcheurs, venus du bourg caché derrière les roches ; et un canot était échoué au fond de la baie. Ils devaient rentrer de la pêche, ou être allés en mer à l'aube ; ils avaient encore leurs boltes et les jambières de laine noire, à carreaux blancs ; ils étaient vêtus, les uns de tricot bleu, les autres de cette toile cirée, que le temps a rougie, et qui a les reflets tantôt du sang coagulé, et tantôt du sang qui coule. Une des femmes n'était pas du pays ; venue de l'île, l'ouragan l'avait sans doute retenue sur la grande terre. Sa coiffe noire lui battait les tempes, comme fait le corbeau qui s'élève.

Ils étaient tous penchés vers le sable ; et m'approchant, je vis ce qu'ils contemplaient à leurs pieds. Je me penchai comme eux ; et je me tus, moi aussi.

C'était un noyé, que le courant avait porté sur la grève, comme il finit toujours par faire, ici ou là. Et ainsi, il y a des charniers naturels sur toute la côte, où le flot pousse les feuilles mortes de la tempête. Les veuves viennent y chercher leurs hommes, et les fils y retrouvent leurs pères. Mais encore faut-il qu'on puisse les reconnaître : souvent, la mer mutilé et la mort défigure. La mort pourtant, le grand peintre de portrait.

Celui-là n'était qu'un passant, inconnu de ceux qui l'avaient découvert. Un corps sans nom, les jambes déchiquetées par les récifs, marbré de heurts et de coups ; les vagues avaient joué à la balle, avec lui ; des orteils avaient été arrachés à ses pieds crispés ; il lui manquait une oreille ; ses mains étaient noires au bout des bras livides ; quelques longs rubans d'algues, brillantes d'une lueur sinistre, s'enroulaient à ses épaules et pendaient sur sa poitrine. Le corps était gonflé, la chair verdie se tignait de tâches brunes ; il était nu, misérable, la bouche ouverte pour un grand cri, que nul n'avait entendu, le front tiré par un effroi terrible, — un homme en su.

Le plus grave de ces pêcheurs, un long vieillard maigre, aux yeux naïfs et tristes, se mit tout d'un coup à murmurer

d'une voix sourde les mots rauques d'une prière, tandis que les femmes se signaient, et que l'enfant répétait les signes de croix, comme s'il s'était plu à ce jeu. Le vieux pêcheur, son bonnet ciré entre les mains, disait les paroles latines d'un accent étrange, et d'une voix lente ; elles tombaient comme des larmes tranquilles, de sa longue bouche aux lèvres rases, dont les coins abaissés, pareils aux bords penchés d'une fontaine, semblaient faits pour les répandre...

### LA DANSE

Elles dansaient dans la lumière violette du couchant, où couraient encore les vapeurs d'une journée d'orage. Non loin de l'entrée du manoir, sur le pré dansaient les jeunes filles. Elles étaient dix ; et l'une d'elles, assise au pied d'une croix, chantait la ronde, d'une voix argentine.

Le soleil descendait ; et l'ombre s'allongeait sur l'aire lointaine, comme une eau noire que frange un ruban de soie grise. La prairie rendait son âme de parfums, respirant la fraîcheur du soir après la chaude journée ; et les feuilles préluadaient par un murmure au concert prochain des étoiles. Vers le fond du vallon, les orges mûrissaient ; et l'on entendait en sourdine la fraîche mélodie du ruisseau.

Elles dansaient les jeunes filles, toutes vêtues de noir, en coiffes blanches, pareilles à des sœurs qui se chérissent. Leurs pieds retombaient doucement sur l'herbe molle, et ne faisaient pas de bruit. C'était une danse sans folie, un lent balancement, où l'on voyait les rubans de la coiffe flotter autour des visages, comme sur les rochers les algues marines, et les éoins de la collerette blanche se soulever comme des plumes sur les seins.

Elles se tenaient par trois ; et tantôt elles faisaient une ceinture à la prairie ; tantôt elles y erraient en courbes, sinueuses, comme l'eau d'une fontaine qui s'épanche, dessine des méandres et cherche son chemin. Quand elles faisaient face aux derniers rayons du soleil, la bouche de l'une brillait, semblable à Péglantine rouge que mouille la rosée ; une lumière triste et tendre, telle une lampe derrière les carreaux d'une maison solitaire, vacillait dans les yeux de l'autre ; et ces filles modestes ouvraient à leur insu des lèvres, qu'un soupir d'ardeur avait seul décloser.

Tout à coup, et s'effaçant derrière ses compagnes, la plus belle des danseuses quitta la prairie. Et toutes se mirent doucement à rire, en disant : « Tinaik, Tinaik... on sait bien où tu vas... » Un jeune homme, d'une grande et noble taille,

s'avancait vers Corentine qui s'avancait vers lui. Ils échangèrent tout bas quelques paroles, tandis que la danse était suspendue. Et sans doute ils ne voulurent pas s'y mêler. Mais, au contraire, ils s'en furent à pas lents, le long du pré sombre, à la lisière du bois. Une odeur de miel et d'absinthe montait de la prairie. Des oiseaux, confusément perchés sur les branches, volaient en silence d'arbre en arbre, pareils à des pensées perdues qui vagabondent. Et les deux amants s'éloignèrent, en se tenant par le petit doigt : quand elle joignit le sien à celui que lui tendait son ami, elle sourit, semblable à la lumière du soir sur la mer ; elle ne voyait point devant elle, et heurta du front une branche basse : les gouttes de la pluie récente s'éparpillèrent sur son front en joyau virginal.

Et quand tous les deux disparurent, les jeunes filles reprirent la danse, chantant avec celle qui n'avait pas quitté le pied de la croix :

Autrefois, quand j'étais une jeune fille, j'avais un cœur si ardent..  
Adieu, mes compagnes, adieu pour jamais...  
Hélas ! j'ai donné mon cœur pour rien,  
Hélas ! je l'ai mis où il n'y a plus ni joies, ni plaisirs...  
Adieu, mes compagnes, adieu pour jamais...

### LA JEUNE FILLE A LA BAGUE

Le crépuscule avait jeté sur la journée grise un manteau royal de brocart rose et d'or, lamé de soie lilas. Les nuées fastueuses du couchant s'étendirent comme une chape sur le dos de la colline ; et la campagne, caressée par les reflets verts de la lumière, brilla dans l'ombre bleue du soir.

Le long crépuscule de l'été invitait les bois et la prairie au rêve. La clarté demeurait suspendue sur la tête des hêtres. Et lentement, lentement, pareil à la marée, le soir venait sur la prairie déserte.

Seule, une jeune fille, à la lisière de la lande. A peine si elle paraît vivante. Elle tourne le dos aux lueurs rouges du couchant ; et sa forme noire se dresse comme une ombre.

Elle était immobile près de la haie et sa main reposait sur la barrière. Grande et sombre, elle regardait obstinément vers la mer. Sa coiffe, en forme de heulin carré, se retirait un peu sur le haut de la tête ; et les lacets en étaient rejetés sur les épaules... Les cheveux brillaient doucement autour du beau visage blanc, comme sur un vitrail un trait d'or serre une figure.

Un épervier, ayant tourné, plana bas, morne et lourd ; suspendu au dernier rayon de la lumière, on l'eût dit endormi au bout d'un fil d'or...

Elle regardait vers la mer, immobile et rêveuse. Sa main, posée sur la barrière, portait un anneau fin ; et, de l'autre, elle jouait avec la bague, la passant et la repassant au long du doigt inerte... Puis, inattentive et toujours rêvant, elle laissa glisser à ses pieds l'anneau qui roula dans l'herbe... Et ce n'est que longtemps après qu'elle le ramassa.



## CAËRDAL (Fragments)

*Pour compléter ce « Cahier », nous croyons nécessaire d'emprunter quelques pages au portrait que Suarès a tracé de lui-même, sous le nom et sous la forme amie de Caërdal. Car, Caërdal c'est Suarès et Ker-Enor, ce manoir en Argol, entre Cornouailles et Léon, est la vieille maison familière où le cœur meurtri de Suarès a pris conscience de ses atavismes, où son génie a pris son vol royal sur la lande et sur la mer. Par là, par sa matière autant que par le paysage où il baigne, ce magnifique portrait appartient à la Bretagne...*

I

Ker-Enor est un manoir en Argol, entre Léon et Cornouailles. La vieille maison est plantée dans une souche de roc noir, au haut de la dune, comme un phare ; une face est tournée vers la mer, et l'autre regarde sur les landes. Le logis est en ruines ; la tour seule est debout, dans un réseau de lierre et de pariétaires. Sous le sourcil des nuages, trois fenêtres s'ouvrent, longues pupilles dans les orbites fiévreuses du granit ; les lobes du trèfle servent de volière aux martinets, et les nervures de l'ogive ouvrent un nid aux hironnelles. Là, jamais une bête n'est tuée ; et comme un pollen qui vole, le papillon des dunes éclot des chardons bleus. Puis, vers la fin du jour, à l'heure où le soleil peint le vitrail de la nature, la splendeur du couchant illumine les fenêtres de verrières sanglantes, où s'allument et s'éteignent les incendies, les meurtres, les trésors, les moissons de la céleste Golconde, et tous les songes de l'Occident.

Caërdal a vécu dans Ker-Enor, et il y va reprendre haleine, entre les actes de ses passions, entre l'enfer du désert de l'âme qui attend, et les tempêtes de l'ardente peine. L'homme le plus immuable en son fond, a le plus de caprices : parce que les heures sont toutes diverses, pour lui, et toutes peintes sur les nuages du rêve, comme les floraisons et les prestiges du ciel marin, au soleil couchant.

O ennui d'être soi pour les autres ! Désir de varier le monde au gré de sa variété propre ! Profonde envie de disparaître, pour revêtir toute sorte d'apparences et toujours plus belles ! Se soustraire, en tous cas, à la servitude et à la misère de la vie monotone, cette routine d'instant toujours les mêmes, ce chemin de fourmis aux pas égaux entre deux stations ! En Caërdal, la volonté est immortelle de soumettre ce fatal univers, ce plat réseau de cultures et de minutes toutes pareilles, à la jussion souveraine des songes. Il sera fidèle à Ker-Enor jusqu'à ce que la tour tombe. Goëland jaloux de son aire, il y est seul le plus souvent. Mais parfois une victime l'y a suivi, une femme amoureuse, ignorante de son destin et qu'elle allait perdre son amour, à le confronter de trop près aux espaces du rêve et de la solitude.

A peine savait-elle se guider dans le sombre escalier de la tour, elle commençait de pressentir son malheur, et de soupçonner sa prison. Nulle habitude pour une femme, avec ces horizons sans bornes. Il n'est pas de cachot plus cruel qu'une telle liberté ; elle fait de la vie un magnifique désert qu'il s'agit de peupler. Le père Nil n'est pas une femme, mais un fleuve, dont l'Égypte est la fille.

Elle perd le souffle dans cet espace inhumain de brumes et de vent. Courbée comme une anémone plaintive sous les pluies éternelles et les rafales du large, qui font les jours pareils à des nuits grises, elle finit par se tordre les mains ; et gémissant sous l'aiguillon de la tristesse, déchirée par le cri de son cœur qui retentit dans le total silence, elle sort du manoir comme une prisonnière de l'ergastule, et s'enfuit vers la ville. Dans cette maison, sur la dune, sur la lande, et le long de la mer, partout elle a pleuré. Toutes les pierres et tous les chardons ont vu ses larmes ; et les pies, à la pointe des chênes, s'en sont moquées. Et quand elle revient à Ker-Enor, comme il faut toujours qu'elle revienne, les mains pleines d'allégresse, à ce qu'elle croit, et l'âme fleurie de sourires, elle pleure encore, étant femme, ne vivant que pour l'amour, et ne pouvant vivre de lui. Et si elle a fait pleurer Caërdal, puisqu'elle l'aime, lui seul le sait, et ne l'a pas dit.

Les plus grandes passions ne sont pas de la chair : elle les sert seulement, et les irrite. Ah ! pauvres femmes, Ker-Enor est un tombeau pour vous ; et tandis que vous vous y jetez avec une espérance nuptiale, il est vide du cruel seigneur, près de qui vous êtes couchées. Vous y êtes seules. Le sépulcre, où Caërdal vous enferme, est plein d'ailes qui ne servent qu'à lui ; et plus vous croyez le tenir, plus il vous quitte.

C'est la dernière et plus innocente tromperie d'un homme, que rien ne peut asservir. Fidèle à tous plus qu'à soi-même en secret, sa fidélité est volontaire. Il sait que faire, celui-là, de sa liberté.

O landes, beaux espaces pour pleurer ! Tendres déserts, espaces frais, dont le ciel est si proche ! Et l'immense rumeur verte de l'Océan entoure le silence. Lieux préférés aussi pour une passion sans espoir, quand deux amants se connaissent, et qu'ils savent tous les points où se blesser. Et quels amants ne sont pas, sur la lande, l'homme au désert avec la gloire ? Cet horizon pluvieux est fait pour les accordailles. Ici, toute femme prend figure de fiancée ; et la fiancée a nom la douce. L'ardeur se cendre de mélancolie, comme le chant pourpre du rossignol se voile dans l'énorme murmure de la forêt, quand l'archet du vent atlantique fait ses triples cordes sur les branches.

J'ai rendu visite à Caërdal, dans Ker-Enor. Je dirai quelques mots des entretiens que nous eûmes. Je les dépouillerai de toutes les circonstances qui les virent naître, et qui les feraient sans doute mieux comprendre. Mais je ne veux pas trahir une hospitalité si rare. C'est assez que nos émotions nourrissent la plupart de nos idées, sans qu'on les décrive, quand elles doivent rester secrètes.

Ce qu'on appelle un solitaire, non pas à la mode de Paris, où ils en ont fait un métier à cent témoins et une ambition, est un homme qui vit avec l'univers. Chaque homme vit avec son Dieu, sans le vouloir, sans le savoir même. Mais il y a bien des dieux, comme il est toute sorte d'hommes. Pour les uns, le ventre, les cris de la place publique, l'honneur des journaux, le chant de l'or dans la maison des voluptés, et la rumeur dans l'hôpital des fous, ils ont là leurs lares et leurs cultes. Celui qui fait parler Aristote, niaisant imperturbablement sur toutes choses, pensez-vous qu'il sache cet oracle, quand il vaticine, qu'on entend Crépitus ? D'autres, il leur faut d'abord se tirer de la ville pour ne point mourir de dégoût, au milieu de tout ce qui les offense.

Les vrais solitaires ne font pas une carrière de la solitude ; mais les hommes leur en font une nécessité. On vous fuit pour ne pas vous haïr ; on vous quitte pour vous conserver, et même pour vous garder une espérance. On se restitue à l'univers, qui vaut seul la peine qu'on pense ; et vous y êtes à votre rang, même les pires, puisque tout y est.

II

A l'heure où, dans les villes du Nord, les naseaux de la rue et du fleuve fument avec une sourde furie des bronillards jaunes, et où l'on communique l'éclincelle à tous les feux, il se mettait à brûler de mélancolie.

Pour moi, dit-il, je n'allume point la lampe.

Je demeure, au contraire, de longues heures assis dans ma songerie, et dans mon obscurité voyante, comme la panthère sur le sable. Ou bien je suis dans le rêve, comme on dit du marin, descendu au fond de la mer, qu'il est dans le palais des sirènes. Immobilité, on se sent au cœur du divin mouvement. Et mon silence participe à la musique des sphères.

Il me semble alors que j'entends battre dans mon cœur le cœur du monde,

Je perçois toutes les peines de la nature, à travers ses enivrements, cet élan sans fin vers la conscience et vers l'homme, qui m'a tant touché, qui me soulève depuis que j'existe, et qui relentira peut-être en moi au moment de la mort, pour me lancer à de nouvelles existences.

La compassion de la vie me gouverne ; elle me ment à toute heure, comme la compassion de la femme emplît l'âme profonde et véritable de l'amant.

Et je perçois encore, égale à tout élan, cette résignation presque infinie de la nature, divin sourire aux larmes de son esclavage.

La vie appelle une main royale qui la guérisse. Et elle n'est pas entendue de son Roi. Et peut-être, s'il l'entend, ne peut-il la guérir.

Quelle passion de la vie dans cette résignation de toute la nature à vivre ! Quel embrassement de la plus chaude douleur !

Qu'une âme au moins, qu'un vrai cœur d'homme s'ouvre à cette prière, à ce désir des lèvres. Ne voyez-vous pas que les lèvres sont la forme commune à toutes les blessures ? Ha, toutes les bouches qui frémissent dans l'agonie et les supplices, toutes désirent le baiser du sauveur.

Qui aura pitié de la vie ? Qui aura cette compassion étendue et sans limites ?

.....  
Qui aura pitié de la vie, si ce n'est toi ? se disait-il ; toi qui l'aimes à l'excès ? résigne-toi donc à souffrir ce que tu adores. Sois ainsi la compassion sans bornes de la vie.



Je partage toute passion de la vie pour elle-même. Et telle est mon intelligence,

Veille, mon cœur, au cœur de la création.

V I

Des livres, qu'il faut défendre contre toute la famille Beckmesser, doivent avoir une vertu. Cette famille de tous juges chante, pour mieux montrer son horreur de la musique. Beckmesser parle de mathématique, quand il écoute la symphonie ; et il refuse à Wagner le nom de musicien. A quoi donc ne dois-je pas m'attendre ? Même où les Beckmesser font semblant de ne trouver que théorie et critique, toute la place est à l'invention et à la poésie. Je ne veux jamais rien prouver.

J'offre des occasions au désir de vivre : occasions d'essor et de voyage, de retraite ou de rêverie, mais toujours d'excellence. Il est une invention dans l'étude des caractères : quand la peinture importe beaucoup plus que l'objet : drame ou comédie, la peinture alors est un poème. Toutes mes œuvres sortent de la vie et y rentrent. Elles font une sorte de conciliation entre les éléments contraires : les idées, les sentiments propres au poète, d'une part ; et de l'autre, la forme des objets et la peinture des caractères.

Les paysages sont des portraits aussi. Et si les portraits d'hommes sont imaginaires, qu'importe ? Les sentiments et les idées qui font la durée des figures les plus singulières, où l'homme est le plus homme, voilà mes couleurs. Rien n'est plus général que l'unique, une fois qu'il s'élève au type accompli. Si la ressemblance y est, qu'on s'en félicite ; mais ce n'est pas la ressemblance que le peintre vise. Il cherche bien plutôt à faire vivre toute une espèce en chacun de ses modèles.

Des ouvrages où toutes les valeurs sont en fonction de la vie et de l'art seront toujours méconnus par les barbares : c'est l'art qui manque le plus, partout, et même parmi cette foule des prétendus artistes. L'art étant considéré comme la vie la plus haute, et la seule réelle, étant la seule achevée, la seule libre. De là, l'importance capitale du style ; et la défense du grand style français, qui est le style des styles. Le style fait la vie de l'art. L'amour, en art, est d'ailleurs le souverain patron de la grâce : C'est à tout ce que la puissance amoureuse de la pensée a mis et laissé de soi dans un art et dans une langue, qu'on doit la grandeur du style. Toute œuvre, où la grandeur du style ne peut pas être méconnue, est un

combat pour la culture véritable, laquelle n'exclut rien, si ce n'est la haine et la négation de l'objet.

V I I I

Nul ne s'est jamais moins aimé soi-même. Il disait : A s'aimer, je comprends mal qu'on s'arrête en un si beau chemin ; mais encore moins qu'on y entre. Une fois de plus, l'orgueil fait fi de l'amour-propre. Je n'aimerais, si j'étais beau et victorieux comme Alexandre, fort comme Hercule, heureux comme Bacchus dans les pampres ; né prince de Rome, comme César, et Rohan en mon nom. Et même alors, je ne me pardonnerais pas. Je vais contre moi d'un premier mouvement. Je suis d'une hauteur inconcevable avec moi-même.

Il souriait, ce Caërdal. L'écoutant, j'observais cet homme qui fuit les regards, comme s'il ne pouvait consentir à se laisser surprendre. Quelle joie naturelle, pourtant, quel amour, quelle folie d'embrasser le monde n'a-t-on pas réduites en lui au silence et à la fuite ? Sa tristesse a l'immensité du désert : elle est faite de l'éclat de la solitude, et de la joie qu'il aurait eue, s'il avait pu faire sa paix avec les hommes. Mais ils ne l'ont pas voulu.

V I X

Souvent, à Ker-Enor, il retrouvait le ciel qui règne sur l'île de France, comme un grand baiser tendre sur une femme enivrée. Mais en Bretagne, c'est l'heure la plus chaude qui rappelle les matins du Valois. Que cette lumière de la France est touchante : elle est sensible à l'âme : Voilà bien l'Occident : partout, en ce qui meurt, une promesse naît, on ne sait quoi de plus beau que la vie, qui partout invite à vivre.

Cette lumière est la clarté d'une pensée enfin pénétrée d'amour. Dans ce qu'il y a de plus fort, elle est ce qu'on sait de plus tendre. C'est pour elle qu'il a été dit de la grâce qu'elle passe encore la beauté. La grâce de la lumière, qui pourrait imaginer un plus beau don ? La grâce de la grâce, je la dirai.

Elle est le vœu de l'homme. Elle a toute la délicatesse et toute la profondeur. Je n'ai pas vu la sainte Athènes, hélas, ni Sion, ni Délos, ni l'Égypte. Mais je fus nourri en Provence ; j'ai vécu à Rome ; j'ai salué le matin, à Syracuse, dans les lauriers roses, comme une jeune fille nue qui rit dans un bosquet, ou nymphe ou statue. Rien n'est humain comme

l'œil du ciel vers la ville capitale ; et toute la France a ses heures de Paris.

Sans doute, les créations de la chair ne valent pas celles de l'esprit. Je ne sais plus quelles pensées immortelles siègent au front du Parthénon, quand l'hirondelle de l'aurore sourit à l'Acropole. Mais ici, comme dans l'Île de France, souvent les créations de la chair se pénètrent d'esprit, délicieusement ; et les enfants de l'esprit s'enveloppent d'une forme délicieusement charnelle, pour que le cœur s'en émeuve davantage, et qu'il en soit plus amoureusement épris.

X

Pour Caërdal, le poète véritable est le voyant du monde intérieur. Le paysage ne fait pas la mélodie ; mais il donne le ton. La langue est le pays de l'esprit.

Bien ne lui semble vraiment vu dans la vie, si ce n'est une vision du cœur. Plus j'aime la splendeur des formes, pensait-il, plus je la veux tenir du dedans et posséder au dedans. L'amour est une possession intérieure.

Je suis le voyant, ou je ne suis rien, dit le poète. Je veux créer du monde intérieur au monde des apparences, de sorte que le cœur soit enfin le plus beau des objets visibles, le plus réel aussi, au centre de cette nature divine ou tout est éphémère, où tout cherche un maître qui dure, un temps éternel, et un ordre de beauté. Et l'ordre, c'est le style.

Ainsi toute l'œuvre de cet homme est une recherche du style. La force de la création intérieure, voilà la source du style. On nous a écoeürés de nous-mêmes, pendant trop longtemps, en nous perdant sans retour dans le sable des sensations et le flux des objets. Puis, on nous a quasi-dégoûtés du style, en le mettant tout entier dans le jeu des lignes et dans la décoration, cet abrégé des apparences vaines. Il ne nous faut pas un art de surface, ni de simple jeu. Je ne veux ni de la sensation, ni de l'idée pure.

Il n'y a rien de plus formel ou de plus religieux que la recherche du style.

XI

Nul art n'est plus concis que le sien.

Le moyen de la synthèse est ici l'extrême analyse. L'ellipse est son image la plus naturelle. Donner la vision plastique des émotions et des caractères ; et la forme à ce qui semble n'en avoir point, tel est son dessein.

Il ne peut rien expliquer. Jamais, il ne commente son senti-

ment. Jamais, il ne développe son thème. Il est dans l'émotion, aussitôt, et il y reste.

Sa marche est par bonds, ou dans ces lents mouvements de flux et de reflux, comme il arrive à l'âme de flotter dans les rêves, pareils aux danses sacrées, qui sont presque immobiles. Son terme est une musique de sentiments et d'idées.

La musique des sons n'est pas seule maîtresse du royaume passionné. Il est une musique des émotions pour la connaissance. Et peut-être tous les arts y tendent-ils, dès qu'ils sont assez puissants pour quitter chacun les entraves de sa propre matière. Ainsi la passion et la vue intérieure des sentiments passionnés est le domaine de Caërdal ; et, à le bien prendre, le dernier vœu de cet art est de réconcilier l'antique et le moderne, et de rendre enfin la forme de l'objet à l'immense profondeur du rêve et du sentiment chrétiens. Car les temps sont venus de confondre ce qui a été divisé, et d'unir les deux mondes séparés dans une beauté unique et plus féconde...

XX

Sérénité ! Vous l'aurez, vous tous, quelques-uns à qui je l'ai donnée. Du moins, vous me le dites. Et moi, je ne l'ai pas, qui vous la donne. Elle m'est disputée par la fortune. J'ai mené un combat contre la nuit, où je ne voudrais engager personne. Je me suis cru véritablement éternel. Et parfois, je le crois encore, tant je sens l'être. D'autant de tout, je poursuis cette certitude : la fureur d'être, en vérité. Et plus je fends, comme un nageur dans la nuit du naufrage, le flux infini des choses, plus je suis ivre d'éternité : comme si rien n'était solide, en tout cet univers qui s'éroule, que mon amour de Dieu et le sentiment que j'en ai.

Il aurait mieux valu que je fisse moi-même cette paix avec les apparences et la cité, que je conseille aux autres. Mais trop tôt, j'ai vu trop loin dans l'abîme du monde.

Considérez mon dénuement, vous qui m'aimez, à moi qui donne. Ce que j'ai fait n'est rien près de ce que j'aurais pu faire, que je veux faire encore, et que je ne ferai point. Je suis prisonnier de vos fatalités, plutôt que de la mienne. Des refus misérables m'ont forcé de l'assemblée des hommes. Je n'ai pas voulu bondir par-dessus les barrières, ni briser les clôtures. Je ne contesterai pas. J'ai moins d'orgueil que de courage, et plus de force que d'humilité. Je suis vaincu : cependant il n'y aura que les âmes basses, pour juger que j'en suis diminué.

Là-dessus, je ne dirai plus rien. J'ai pris ma vie dans mes mains sévères. Et je la sacrifie, pour ne pas l'humilier.

Je ne puis avoir rien de commun avec ce que je méprise.

XXI

La mer, la grande forme solitaire, et qui fait partout la solitude, jouait avec le soleil descendu; et le ciel était rouge des cheveux secoués par la tête sanglante. Toute terre que baigne l'Océan est un peu comme une île; mais, quand le crépuscule arrive, la lande, délivrée de ses racines, n'est plus qu'une mer immobile, qui prie avant de dormir, suppliant avec mélancolie que le repos lui soit donné d'un sommeil calme, purgé de songes tristes.

Et comme la mer violette dissipait, d'un sourire ineffable, les dernières traces du jour dans les ombres du golfe, un doux vent, qui avait l'odeur de l'iris et de l'algue, se leva des vagues, haleine de la gorge féconde. Puis, la petite pluie commença de tomber, droite, silencieuse et blanche.

La pâle obscurité n'avait plus les frissons de l'attente. L'ombre était suave comme une main calme sur un front brûlant. Droit et blanc, pareil au désir de ce silence, Caërdal se mit alors à chanter; et bientôt toute la solitude fut musique.

**Erratum.** — Dans la préface, page 3, ligne 24, lire : « il cache des larmes et du deuil... ». L'erreur, qui est une erreur romantique, m'est entièrement imputable. Je m'en excuse vis à vis de mes lecteurs, et, plus encore, vis à vis de Suarès.

Y. L. F.

## A NOS ABONNÉS

Nous espérons pouvoir donner en février, sous le numéro 4 de notre série de guerre, la première partie de l'*Essai sur la Pensée Bretonne*, avec ce sous-titre : *Trois Etudes critiques*; mais la censure s'opposant à sa publication et les circonstances ne nous permettant pas encore de le faire paraître, nous réservons ce *Cahier*, que la censure finira par rendre sensationnel, pour le 1<sup>er</sup> cahier de notre deuxième série. Nous donnerons ultérieurement le titre des Cahiers à paraître dans cette deuxième série. En attendant, le Cahier de *Nouvelles bretonnes*, entièrement inédit, à paraître dans la première série, sera signé par M. Yves Le Febvre.

Il est intitulé : **Nouvelles léonaises.**

Et il évoquera certains aspects, certains caractères de cette partie de la vieille Bretagne qui est la moins connue, la plus sauvage et la plus prodigieusement belle : **le Léon.**

Ce Cahier, — 4<sup>me</sup> de la 1<sup>re</sup> série, — paraîtra en février 1919.

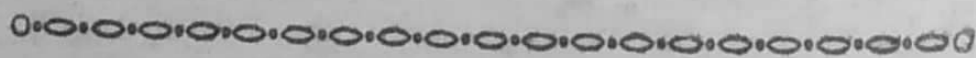
## Quelques œuvres de Suarès

- Sur la mort de mon frère.* — 1 vol., 1914 (réédit. en 1917). Emile Paul, éditeur.
- La Tragédie d'Electre.* — 1 vol. gr. in-18, 1905. Aux Cahiers de la Quinzaine.
- Tolstoï vivant.* — 1 v. gr. in-18, 1911. Aux Cahiers de la Quinzaine
- De Napoléon.* — 1 vol. gr. in-18 1912.
- Voici l'Homme.* — 1 vol. gr. in-8, 1905. A l'Occident, 17, r. Eblé
- Images de la Grandeur.* — 1 vol. gr. in-8, 1901. A l'Occident, 17, rue Eblé.
- Bouclier du Zodiaque.* — 1 vol. gr. in-8, 1907. id.
- Lais et Sonets.* — 1 vol. gr. in-16 1909 id.
- Sur la Vie, Essais, t. I.* — 1 vol. gr. in-16, 1909, Calmann-Lévy, éditeur.
- Sur la Vie, Essais, t. II.* — 1 vol. gr. in-16, 1910. id.
- Sur la Vie, Essais, t. III.* — 1 vol. in-18, 1912. Emile Paul, éd.
- Le Livre de l'Emeraude.* — 1 vol. in-18, 1901. Calmann-Lévy, éd.
- Le Voyage du Condottière, t. I.* — 1 vol. gr. in-16 1910. Ed. Cornély, éditeur.
- Idées et Visions.* — 1 vol. in-18, 1913. Emile Paul, éditeur.
- Cressida.* — 1 vol. in-18, 1913. id.

- Trois hommes, Pascal, Ibsen, Dostoïewski.* — 1 vol. in-8, 1913.  
Edit. de la « Nouvelle Revue Française ».
- Chroniques de Caërdal, I, Essais.* — 1 vol. in-8, 1912. Edit. de  
la « Nouvelle Revue Française ».
- Chroniques de Caërdal, II, Portraits.* — 1 vol. in-8 1914. Edit.  
de la « Nouvelle Revue Française ».
- Italie ! Italie !* — 1 vol. in-18, 1915. Emile Paul, éditeur.
- Nous et eux (Commentaires I).* — 1 vol. in-18, 1915. E. Paul, éd.
- La Nation contre la Race (Commentaires II).* — 1 vol. in-18,  
1916. Emile Paul, éditeur.
- C'est la guerre (Commentaires III).* — 1 vol. in-18, 1915. Emile  
Paul, éditeur.
- Occident (Commentaires IV).* — 1 vol. in-18, 1915. E. Paul, éd.
- Peguy.* — 1 vol. in-18, 1915. Emile Paul, éditeur.
- Cervantès.* — 1 vol. in-18, 1916. Emile Paul, éditeur.
- Les Bourdons sont en fleurs.* — Emile Paul, éditeur.

---

“ **Remarques** ”, — paraît tous les mois aux éditions de la  
Nouvelle Revue Française, 35, rue Madame. — Prix de chaque  
brochure : 2 francs.



Dépositaire général à Paris :

EMILE PAUL, Editeur

100, Rue du Faubourg Saint-Honoré